


MÉMOIRES DE CAPTIVITÉ

*Témoignages
de prisonniers de guerre ornais
1940-1945*



CONSEIL GÉNÉRAL DE L'ORNE
ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
Service Éducatif
1995



Ouvrage publié
avec le concours de la Direction Régionale
des Affaires Culturelles

Illustration de couverture : Méditations et activités autour du poêle
(P. 115 de l'ouvrage « 69 MOIS DE NOTRE JEUNESSE », par Léopold Colombey)

MÉMOIRES DE CAPTIVITÉ

*Témoignages
de prisonniers de guerre ornais
1940-1945*

CONSEIL GÉNÉRAL DE L'ORNE
ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
Service Éducatif
1995

MÉMOIRES DE CAPTIVITÉ

Témoignages
de prisonniers de guerre français
1940-1945

CONSEIL GÉNÉRAL DE LOIRE

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

ISBN : 2-86061-016-2

Ont coopéré à la réalisation du présent recueil :

– Les anciens prisonniers de guerre :

- Louis Arnould, Paul Bondu, Daniel Bouvet, Jean Brillet, René Commauche, Robert Dauphin, Camille Fayaubost, Abbé Pierre Flament, Bernard François, Robert Gaumer, Léopold Guilleux, Roland Hérouin, Eugène Plet, Roger Portier, Gaston Rousseau, du canton d'Alençon.
- Henri Fouyer, du canton de Domfront.
- Jean Blanchet, Albert Brien, Marcel Brien, André Dumouchy, Marcel Gagné, Francis Georget, Bernard Henry, André Levêque, du canton d'Exmes.
- Raymond Lechappelain, Protais Nezan, Roger Nicolas, Henri Salingue, Marcel Thorin, du canton de La Ferté-Macé.
- Georges Guilloir, Jean Houssin, Roger Lebossé, Roger Papin, du canton de Flers.
- Marcel Patoux, du canton de Juvigny-sous-Andaine.
- François Corvée, Marcel Mesnil, du canton de Messei.
- André Gervais, du canton de Mortagne.
- Isidore Vauloup, du canton de Mortrée.
- Georges Adrien, André Buisson, Raoul Monhée, du canton de Tourouvre.
- Marcel Platevoët, du canton de Trun.

– Les élèves des établissements suivants :

- Lycée Alain : Mathilde Betton, Alexandre Fovet, Émilie Pommier.
- Lycée Jean Guéhenno : Sandra Bloomfield, Anne-Claire Féron, Fanny Gadois, Angéline Grosse, Estelle Goubeaux, Christelle Jenvrin, Julia Joseph, Fatima Lalaoui, Julienna Lebailly, Angélique Lecomte, Ariane Lecouturier, Fabienne Léveillé, Benoît Marot, Géraldine Rohée, Mathilde Rohée.
- Collège Racine : Samuel Dauphin, Aurélie Papin.

– Commentaires : Rose-Blanche Le Meur.

– Dactylographie, cartographie : Isabelle Hubert, Marie-Thérèse Buszko.

– Conception/Maquette : Imprimerie Alençonnaise.

Nous remercions tout particulièrement M. Louis Arnould de l'Association Départementale des A.C.P.G.-C.A.T.M. pour l'aide très efficace qu'il nous a fournie tout au long de nos recherches, M. Denis Le Meur du Lycée Alain et M^{me} Sophie Delamaire du Lycée Jean-Guéhenno qui ont fait participer leurs élèves à notre enquête.

Nos remerciements vont aussi à M^{me} Élisabeth Gautier-Desvaux, Directeur Régional des Affaires Culturelles de Basse-Normandie qui a apporté le soutien financier du Ministère de la Culture et de la Francophonie à cette initiative.

MÉMOIRES DE CAPTIVITÉ

<i>Introduction</i>	7
I. – 1939-1940	
A – La drôle de guerre	
1. Des soldats d'active bien équipés mais peu occupés	9
2. Des réservistes mal équipés	9
a) L'habillement	9
b) L'armement	9
3. L'attente	9
B – La campagne de France	
1. Les premiers jours	10
2. Durant six semaines, les troupes françaises se déplacent beaucoup	10
3. Les derniers moments sont dramatiques	12
a) Au nord de la Somme	12
b) Au sud	12
c) Au nord de l'Aisne	12
d) Au sud de l'Aisne	13
e) Près de l'Aisne	13
f) La débâcle	16
g) Les dernières recrues	16
C – La captivité	
1. Les premières heures	16
a) L'état d'esprit des prisonniers	16
b) L'attitude des Allemands	16
2. Les longues marches et la faim	17
3. La captivité en France	18
a) Certains sont parqués dans des endroits inadéquats	18
b) D'autres sont cantonnés dans les Frontstalags	18
c) Des prisonniers vont pouvoir travailler	19
d) L'idée de l'évasion	19
II. – Les prisonniers en Allemagne	
A – Le transfert	
1. Les moyens de transport	21
2. Les conditions du voyage	21
B – L'arrivée au camp	
1. Les premières opérations	21
2. Le camp	22
a) Un stalag	22
b) Un Oflag	22
3. Premiers jours au camp	23
C – Les occupations des prisonniers	
1. Les kommandos de travail	26
a) L'arrivée au kommando	26
b) Les activités	26
c) Bons et mauvais kommandos	26

2. L'attitude face au travail	27
a) Les sabotages	27
b) Les sous-officiers réfractaires	27
c) Les transformés	30
3. Les activités « libres » du corps et de l'esprit	30
a) La recherche de nourriture	30
b) Les autres occupations dans les Stalags	30
c) Les autres occupations dans les Oflags	31

D – Les prisonniers et les autres

1. Les relations avec les Allemands	33
a) Avec les gardiens	33
b) Avec les civils	33
2. Avec les autres prisonniers	34
3. Délits et punitions	34
a) Un conflit entre prisonnier et gardien	34
b) Des conversations interdites	34
c) Des tentatives d'évasion	34

E – Les prisonniers et le monde

1. Les contacts avec la France	35
a) Les lettres et colis	35
b) Les visites de la mission Scapini	35
2. Les retours en France	37
a) Légaux	37
b) Semi-légaux	37
3. La connaissance des événements extérieurs	37

III. – La libération

A – Les bombardements

B – La libération à l'Ouest

1. Sans trop de problèmes	39
2. Libération plus compliquée	40

C – La libération à l'Est

1. Les marches avec les Allemands	40
a) Avec les militaires	40
b) Avec les civils	41
2. Les rencontres avec les Russes	45
a) Libérés par les Russes	45
b) Prisonniers des Russes	45

D – Le retour en France

1. L'accueil	45
a) Aux Pays-Bas et en Belgique	45
b) En France	46
2. La réinsertion	46

Conclusion	47
-------------------------	----

Bibliographie	48
----------------------------	----

Sigles et Définitions

1. Cie : Compagnie, élément constitutif d'un régiment.
 2. C.M. : Centre de Mobilisation.
 3. D.L.M. : Division Légère Mécanique : le 10 mai 1940, il y en avait 3 sur les 91 divisions du front Nord-Est.
 4. F.M. : Fusil Mitrailleur.
 5. G.R. : Groupe de Reconnaissance.
 6. P.A. : Point d'Appui.
 7. P.C. : Poste de Commandement.
 8. R.A.D.C.A. : Régiment d'Artillerie de Défense Contre Avions.
 9. R.I. : Régiment d'Infanterie.
 10. R.T.M. : Régiment de Tirailleurs Marocains.
 11. V.B. : (pour Vivien-Bessière). Grenade à fusil tirée à l'aide du tromblon V.B. fixé sur un fusil Lebel modèle 1886/93. Cette arme, que les Allemands redoutaient en raison de ses effets dévastateurs, fut très utilisée en mai-juin 1940.
1. Frontstalags : camps en France où ont été internés :
 - d'abord, les soldats capturés dans la région environnante,
 - ensuite, presque exclusivement, les soldats originaires d'outre-mer.
 2. Kommando : Abréviation de « Arbeits kommando ». Détachement de travail. Groupe de prisonniers formant unité dont la Wehrmacht assurait la garde et l'entretien et qu'elle louait par contrat à des employeurs civils ou militaires. J. Moret-Bailly, R.H.D.G.M. n° 37.
 3. Stalag : Contraction de « Mannschafts-Stammlager ». Camp de base pour hommes de troupes. Camp affecté au commandement et à l'administration des prisonniers de guerre dans une zone donnée. Par extension, tout le secteur administré de ce centre. J. Moret-Bailly, R.H.D.G.M. n° 25.
 4. Oflag : Contraction de « Offizierlager ». Camp pour officiers.

Introduction

En cette année de commémoration de la fin de la guerre, il nous a paru intéressant de mettre en relation, des collégiens, des lycéens et d'anciens prisonniers de guerre afin que ceux-ci témoignent auprès des jeunes générations de cette période si particulière et hélas, souvent, si douloureuse qu'ont vécue il y a 50 ans 10 100 soldats de l'Orne retenus captifs en Allemagne.

Notre démarche a reçu un accueil très favorable auprès de nos 41 interlocuteurs. Certains ont rédigé des textes très détaillés et d'une extrême précision car ils s'appuient sur leurs « Carnets de guerre » et nous les prions de nous excuser de ne pas pouvoir les publier dans leur intégralité. D'autres ont expliqué longuement aux enquêteurs leur épopée en leur montrant cartes, photographies et souvenirs. Comme ces exposés ont été faits oralement, il nous a été quelquefois nécessaire d'en remanier la forme mais nous croyons n'avoir jamais trahi la pensée des auteurs.

Ces récits – qu'ils datent de 1940-1945 ou bien de 1995 – constituent une publication à caractère pédagogique et n'ont pas – de nombreux ouvrages ayant été écrits sur le sujet – l'ambition de retracer tous les aspects de la captivité. Mais, en donnant la parole à ces hommes, en leur montrant l'intérêt véritable que nous portons à leur histoire, nous espérons leur avoir rendu ce dont peut-être ils ont été frustrés dans les décennies précédentes, un modeste mais très sincère hommage.

Rose-Blanche Le Meur,
*Professeur chargé du Service Éducatif
des Archives de l'Orne.*

INFORMATIONS

EN FAVEUR DES RÉSERVISTES ET DES DISPONIBLES RAPPELÉS OU MAINTENUS

Dans une lettre adressée à M. Lamoureux, député, ancien ministre, M. Daladier indique que :

Les réservistes et les disponibles rappelés ou maintenus sous les drapeaux reçoivent chaque semaine quatre timbres qui peuvent être utilisés par les militaires eux-mêmes ou leur famille.

En outre, le ministre vient de préciser à ses services que la gratuité de transport sera accordée aux militaires de la disponibilité maintenus ou rappelés sous les drapeaux dans ces conditions :

1° Octroi de la gratuité d'un transport aller et retour, par voie ferrée, à la totalité de l'effectif des disponibles maintenus ou au cours de leur maintien sous les drapeaux ;

2° En ce qui concerne les seuls militaires dont la famille reçoit l'allocation journalière, — c'est-à-dire les militaires classés soutiens indispensables de famille, — octroi, en plus du transport précédent, — de la gratuité d'un deuxième transport aller et retour par voie ferrée.

Les militaires de la Métropole en service en Afrique du Nord et en Corse bénéficient, en plus de la gratuité, des transports par voies maritimes aller et retour pour une permission.

Des instructions pour les réservistes rappelés

Les réservistes rappelés sous les drapeaux sont invités à se munir des effets et objets personnels indiqués ci-dessous qui, s'ils sont en bon état, leur seront remboursés dès leur arrivée dans les organes mobilisateurs, savoir :

1 ou, si possible, 2 couvertures en laine.

1 ou, si possible, 2 paires de brodequins ou de chaussures de

fatigue à tige montante (à défaut de chaussures de ces modèles, d'une paire seulement de souliers plus légers dits de repos) ;

1 jersey, tricot ou chandail ;

2 chemises en flanelle-coton ;

2 caleçons en flanelle-coton ou en cretonne (de préférence en tricot de coton pendant la saison froide) ;

2 paires de chaussettes laine ou laine et coton ;

1 paire de gants de laine ;

2 mouchoirs ;

2 serviettes de toilette ;

1 ceinture de laine ou flanelle d'environ 2 m. 25 de longueur sur 0 m. 40 de largeur ;

1 paire de bretelles de pantalon ;

1 cuiller ;

1 fourchette.

Ils auront également le plus grand intérêt à se munir d'un pantalon et d'une veste de toile (vêtement de travail de teintes et modèles se rapprochant des treillis ou salopettes en usage dans l'armée) et d'une ou deux musettes.

Les chaussures devront être de préférence du type brodequins dits de « chasse », de « marche », de « fatigue » à semelle épaisse et munies autant que possible d'un soufflet.

A défaut, il pourra être apporté soit des chaussures plus légères à tige montante en box calf, soit des chaussures basses pouvant comporter des semelles ou talon caoutchouc.

Les gradés des réserves, libérés avec leurs effets militaires, ou à qui ont été remis dès le temps de paix des tenues de mobilisation, sont obligatoirement tenus de rapporter ces effets au corps en cas de rappel sous les drapeaux.

Les réservistes qui ont pris part à la guerre 1914-1918 sont invités à rapporter au corps le casque métallique dont ils sont détenteurs.

I. – 1939-1940

A – L'équipement des réservistes

Le 2 septembre 1939, premier jour de la mobilisation générale, les réservistes gagnent les centres mobilisateurs. L'armée française semble alors bien hétérogène et les premiers mois du conflit vont être surprenants à beaucoup d'égards.

1. Des soldats d'active bien équipés mais peu occupés

– « Au 5^e R.I. *, notre armement se composait de mitrailleuses 13/2, d'un tachymètre, d'un télémètre ; nous étions bien entraînés, nos manœuvres étaient rapides ainsi que doit être le tir contre avions. ». *M. Platevoët.*

– En avril 1940, dans l'arrière-pays de Dunkerque, M. Thorin travaille dans les fermes. À la même époque, à Maisons-Lafitte, M. Platevoët profite des failles du système : « Lors d'un rapport, un officier demanda à ceux qui n'avaient pas eu leur deuxième permission de se faire connaître afin de l'obtenir. Bien qu'ayant déjà eu huit jours à Noël et autant à Pâques, je me fis inscrire pour un troisième départ malgré la menace d'un an de suppression de permission pour les tricheurs. Je partis avec quelques copains en Normandie pour la Pentecôte. Nous nous étions rendu compte qu'ils n'avaient aucune comptabilité de nos permissions. Je repartis de chez mes parents le 10 mai 1940. » *M. Platevoët.*

2. Des réservistes mal équipés

a) L'habillement

– I. Vauloup rejoint le 330^e R.I. à Domfront. Il reçoit alors un calot bleu, une capote kaki, un pantalon et des bandes molletières. C'est lui qui fournit – contre remboursement – les sous-vêtements et les chaussures. R. Papin a des bottes en caoutchouc de 1917, il n'aura jamais de veste et une capote lui sera prêtée pour les permissions.

– « À Mayenne, C.M. du 130^e R.I., nous avons trouvé un matériel incomplet. Quelques années auparavant, quand j'allais – en tant qu'officier de réserve – y faire des périodes, il y avait, par soldat, 2 paires de chaussures, 2 couvertures... tout était en double. Quand on est parti en 39, il n'y avait plus qu'une paire de chaussures, une couverture. Les doubles avaient été envoyés en Espagne, au Front Populaire, pour lutter contre le général Franco. » *P. Flament.*

b) L'armement

– Les réservistes du 330^e R.I. font des manœuvres : ils disposent d'un canon de 37 de la Première Guerre mondiale ; certains « Lebel » sont reconstitués avec des éléments provenant de trois anciens fusils, d'autres sont rouillés, d'autres encore ne sont pas munis de cartouches.

– « Durant 9 mois, on a trimbalé derrière nous, attelés sur deux roues et traînés par des chevaux, 9 canons de 37, sans avoir un seul obus à mettre dedans. » *P. Flament.*

Au 404^e R.A.D.C.A. *, les soldats ont un armement important : « 3 canons de 75, de 1937, toute dernière création de l'armée française, des paraboles pour écouter les avions et un télémètre de 1938, c'était un appareil formidable, mais le câble qui devait le relier aux canons manquait. On a donc communiqué avec des appareils de 1916, appelés des « routins » et le fil qui avait fait la guerre de 1914. C'est-à-dire qu'on est parti en continuant la guerre de 1914-1918. Et en plus, il fallait une journée pour installer ces pièces. » *R. Papin.*

3. L'attente

– Le maréchal des logis-chef, A. Demouchy, désigné comme sous-officier observateur, prend la garde près du village d'Epiez-sur-Chiers à la frontière du Luxembourg, de l'Allemagne et de la France : « Nous n'avons comme abri qu'un trou recouvert de broussailles que nous consolidons, à l'aide de rondins de bois que nous montons chaque soir. Puis nous devons, pour nous garantir, imaginer un fossé afin que l'on ne nous voie pas sur cette butte. Les jours nous paraissent longs car on ne voit que rarement des mouvements militaires en face. De plus nous sommes très mal équipés, armés seulement d'un revolver et de 6 balles qu'il faut présenter tous les 10 jours. » *A. Demouchy.*

– « Au 5^e T.M. * stationné à Sierck-les-Bains la consigne est : « ne pas tirer, ne pas utiliser de munitions ». *R. Nicolas.*

– « Si le groupe du 329^e R.I. qui fait, près de Rethel, la « chasse aux parachutistes » est attaqué, un cycliste doit aller chercher des cartouches à un P.C. situé à 4 km. « Dans le fusil-mitrailleur, il n'y a pour tirer sur les chars, qu'une balle perforante toutes les cinq ou dix balles. » *R. Lebossé.*

– Sur la ligne Maginot, un soldat écrit dans son carnet de route : « Samedi 9 mars, arrivé à Bibiche dans l'après-midi, cantonné dans un ancien café, tous ces pays étant derrière la ligne Maginot sont tous évacués.

Départ de Bibiche le dimanche 10 mars au matin et passé par Waldweistroff occupé par les Anglais et ensuite passé à travers la campagne et les bois, arrivé sur les positions vers midi.

La section étant renforcée et commandée par le lieutenant de Saint-Girons qui sera le chef du P.A. * 68 qui se trouve sur une crête à la sortie d'un bois entre Zeurange (village qui n'est à personne, je crois) et Flastroff occupé par le P.C. * du bataillon et de la compagnie.

– 1^{re} nuit, du 10 au 11, calme pour le groupe Cassard auquel j'appartiens. Le corps franc allemand étant venu taquiner un groupe à notre droite : échange de grenades.

– 2^e nuit : un peu plus agitée mais toujours sur la droite.

– 3^e nuit : assez agitée mais ce coup-ci sur la gauche, au groupe Passin.

– 4^e nuit : presque calme, simplement l'envoi de quelques V.B. *.

– 5^e nuit : rien à signaler pour le P.A. 68.

– 6^e nuit : rien à signaler sauf quelques coups de mitrailleuse au petit jour.

– 7^e, 8^e, 9^e, 10^e nuits : R.A.S.

Relevés le mercredi 20 mars vers midi par le 2^e bataillon. En résumé les 10 jours ont été assez durs, principalement par la pluie, l'eau envahissant boyaux et gourbis. » *G. Rousseau.*

B – La campagne de France

1. Les premiers jours

– Le 10 mai 1940, débute l'offensive allemande sur la Belgique et les Pays-Bas. Ce même jour, à 17 heures, les avions de Mourmelon sont détruits par la Luftwaffe sous les yeux des officiers du 5^e T.M. réunis à la base pour remettre des décorations aux soldats qui s'étaient précédemment distingués aux avant-postes de la ligne Maginot.

– Le même jour, devant le déclenchement des hostilités, commence à jouer la manœuvre Dyle : le groupe d'armées n° 1 doit pénétrer en Belgique. Ainsi, à 9 h 30, le 10 mai, le régiment d'Alençon, le 1^{er} Chasseurs franchit la Meuse à Givet et commence ses reconnaissances sur la rive droite mais le 12, après le premier contact avec les chars allemands, il est obligé de repasser la Meuse.

– Le 13 mai, le 1^{er} Chasseurs est cantonné au village de Weillen. Mais dans la nuit du 12 au 13, la 7^e Panzerdivision franchit la Meuse à l'île de Houx et établit rapidement une tête de pont sur la rive gauche du fleuve. Le 14 mai, de 14 à 19 heures, le 1^{er} Chasseurs subit un bombardement intensif (canons et avions). Les pertes sont considérables : 300 hommes tués, blessés ou prisonniers, 300 à 400 chevaux morts, la troupe est dispersée.

Alors que R. Portier range des effets militaires dans un camion, une bombe pulvérise le véhicule et projette le Chasseur à une vingtaine de mètres. À la surprise générale, il se relève sans une égratignure.

2. Durant six semaines, les troupes françaises se déplacent beaucoup

– Le soldat Guilloir du 117^e R.I. prend le train à Mulhouse le 17 mai pour rejoindre Compiègne par Besançon, Dôle, Dijon, Paris. Arrivé à Compiègne le 20 mai, il part à pied vers la Somme.

– « Le 10 mai au matin, réveillé par D.C.A. et les avions venus bombarder les Acéries d'Hagondange et Rombas... À 11 heures du soir, départ à pied par Amneville, Budangesous-Justemont, Fameck, Morlange et arrivé à Ranguevaux le samedi 11 mai à 6 heures et cantonné à l'école.

Départ de Ranguevaux le samedi soir vers minuit par Hayange, Knutange et arrivée à Fontoy vers 6 heures du matin et cantonné dans les bois à l'entrée du pays.

Passé les journées du 12, 13, 14 et 15 mai, dans les bois, toujours en alerte. (Les 12 et 13, entendu de violents tirs d'artillerie et visite de l'aviation ennemie de nombreuses fois dans la journée.)

Le 15, départ à 11 heures du soir : Fontoy, Lommerange, Trieux, Tucquegnieux, Mairy, Mainville, Norroy-le-Sec et arrivée à Affléville le jeudi 16 vers 7 h 30 du matin.

Passé la journée en plein air et couché le soir dans un hangar à côté de l'église.

miti par le 2^{ème} Bataillon.
En usuni, les 10 jours ont été assez
durs, principalement par la pluie
l'eau envahissant les trous et goullets.
Rendu le soir couché à Bibiche.
Départ de Bibiche le jeudi matin
par Neudorf, Merskirch, Dalstein
et arrivés à Férange vers 11 heures
cantonnés dans la caserne du
camp d'Ising.
Le dimanche 31 Mars jour de
Pâques été voir Fietault et Brehaut
et été jusqu'à Oboncourt. souper
avec eux à Ebersviller.
Lundi de Pâques 31 Mars de
garde au poste de police.
Dans la semaine été travaillé
à la tranchée anti-char auprès
de Chemery-les-Deux.
Le dimanche de la quinquagésime
assisté à un messe de foot au
camp d'Ising.
Départ de Férange le dimanche
7 avril couché à Bibiche et départ
le lendemain lundi 8 avril après une
marche par chemin de terre, arrivés
à la ferme d'Import P.C. du
commandant.

Le 4^{ème} groupe installé Direction
sud-est de la ferme. C de groupe C de liaison
nuit du 9 au 9. R.A.S.
nuit du 9 au 10. R.A.S.
Le 10 été transporté du barbelé au
P.A. 75 entre Colmen et Neukirchen.
nuit du 10 au 11. R.A.S.
nuit du 11 au 12. R.A.S.
nuit du 12 au 13. R.A.S.
Le 13 au matin réveillé par un
violent feu d'artillerie ennemi,
concentré sur le P.A. 68 et ses
environs, tués les 75 français.
Le camp de main à échoué car
l'ennemi a laissé quelques ar-
mes et munitions, mais nous
avons eu des pertes assez sérieuses
(15) je crois, tous de la 115 C¹⁵.
nuit du 13 au 14. R.A.S.
Le dimanche 14 avril à partir de
4 heures du matin état d'alerte.
nuit du 14 au 15. R.A.S.
Le lundi matin 15 entendant violent
feu d'artillerie dans les environs de
Sierck.
nuit du 15 au 16. R.A.S.
nuit du 16 au 17. R.A.S.
nuit du 17 au 18. R.A.S.

Le 18 avril vers 7^h 30 le soir relevés
par le 3^{ème} Bataillon et retour par
la ferme d'Osswald, Diequiesle et
couchés à Bibiche.
Départ de Bibiche le 19 après midi
arrivés à Férange dans l'après midi
cantonnés dans la classe de l'école.
Le 20 avril quittés l'école pour une
grange légèrement plus loin.
Le 22 avril assistés à un service
célébré en l'église d'Ebersviller en
l'honneur des camarades de la
11^{ème} compagnie (12) tués au
P.A. 68.
Le 23 avril changer de cantonne-
ment été à Ebersviller dans un gre-
nier, travaillé au tracé de la
tranchée anti-char.
Départ de Ebersviller le diman-
che 28 avril à 7^h du soir par
Férange, Dalstein, Merskirch, Neudorf
et Bibiche.
Passé une nuit à Bibiche tou-
jours même cantonnement et départ
le lundi soir pour le P.A. 68.
1^{ère} nuit calme, visite de position.
2^{ème} nuit plus agitée, activité de
l'artillerie très sur la vallée.

3^{ème} nuit calme, tués de P.M. le
matin trois anglais ont passé
la nuit avec nous.
Relèves par les Ecossais le 2 Mai
dans l'après midi.
Départ de Flastroff le soir à la
tombe de la nuit retour en
longeant la rivière et à travers
les bois, marche très pénible.
Passé par Bibiche, Neudorf, Mers-
kirch et arrivés à Chemery-les-Deux
vers deux heures du matin.
Départ de Chemery-les-Deux
le vendredi 23 mai à 8 heures du
soir et passé par Dalstein,
Hombourg et arrivés vers 11^h du
soir à Metzereche cantonnés
dans une grange, dans la
journée un Pielland de Pécigny.
Départ de Metzereche le samedi
4 mai à 10^h du soir et passé
par Luttrange, on se trouva la
cimetière de la Division que j'ai
visités dans la journée. Maney
Flery, Erémery, By, s. Moselle
et arrivés vers 4^h du matin à
Hagonange le dimanche.
5 Mai.

Départ d'Affleville le dimanche 19 mai à 21 heures par Boulogny, Baroncourt, Éton, Amel, Ornel, Morgemoulin, Ginerey et cantonné la journée du 20 mai à côté de la ferme de Paperville à la lisière de la forêt de Spincoud.

Départ de Paperville le 20 mai au soir vers 22 heures par Grémilly, Azannes et Souzannes et cantonné dans la forêt de Mangienne.

Départ de la forêt de Mangienne le 21 mai vers 21 heures par Romagne sous la Côte et cantonné dans le bois des Merles.

Départ du bois des Merles le 24 mai vers 15 heures pour embarquer vers 19 h 30 à Damvillers (gare bombardée). Passé à Châlons-sur-Marne vers 5 heures le 25 mai. Épernay, Château-Thierry sérieusement bombardé, Meaux puis direction Reims. Débarqué vers 16 heures à Oulchy-Brény (gare bombardée). Arrivé au cantonnement à Armentières (Aisne) vers 17 heures et cantonné dans un petit hangar, le village étant presque complètement évacué. » *G. Rousseau*.

– « Le 11 mai 1940 je quitte la 17^e batterie pour aller au train régimentaire du 221^e d'artillerie. Dès le 15 mai, je suis cycliste au bureau à Durstel. Les déplacements continuent : Rexingen, Diemeringen, Lorentzen ; le 24 mai : Drulingen ; le 26 mai : Tieffenbach, Frohmuhl, Weislingen. Le 29 mai je quitte l'Alsace, j'embarque à Adamswiller puis traverse Weyer, Reding et Sarrebourg. Le 30 mai, c'est Bar-le-Duc puis Vitry-le-François, où un train vient d'être bombardé en pleine gare. Nous poursuivons notre chemin vers Noisy-le-Sec et Creil. Quand nous suivons la ceinture de Paris, les enfants viennent nous offrir des fleurs. Nous arrivons à Mouy, Bury. Notre voyage s'est bien passé. Nous débarquons dans la nuit et nous cantonnons dans un bois pour une journée. La nuit venue nous repartons. Nous passons à Rémérangles, après une petite halte au Quesnel, nous repartons vers Bucamps. Le 1^{er} juin, nous sommes à Camprémy puis à Hallivillers où nous cantonnons dans un bois. Le 4 juin nous allons jusqu'à Esquennoy et Villers-Vicente. Le 5 juin, nous levons le camp d'Hallivillers pour nous installer à Paillart dans l'Oise. » *A. Gervais*.

3. Les derniers moments sont dramatiques

a) Au nord de la Somme

« Le Cateau (Nord), 16-17 mai 1940 : désigné pour prendre part à patrouille : un mousqueton, 9 balles !... 18 mai : Sauve qui peut ! Point de ralliement : Montdidier. N'étant plus que tout seul, je rejoins un groupe (un aspirant du Génie – fils) et quelques hommes de diverses unités. Nous parcourons une quarantaine de kilomètres, arrivons vers 10 heures du soir dans un village abandonné depuis peu et découvrons dans une ferme une trentaine de chenillettes intactes et dont le réservoir est rempli. Nous transvasons le carburant dans un camion que nous avons trouvé, abandonné, sans essence et nous prenons un peu de repos. Le matin, le camion a disparu ! au loin, le bruit sourd de l'artillerie, un convoi de la deuxième D.L.M. * (artillerie) revient de Belgique : aucun renseignement, les hommes dorment sur les camions. Notre groupe reprend la route. Arrivés à un château, nous décidons une halte. Des réfugiés sont dans les communs, ils nous offrent du vin. Un cavalier arrive, il a traversé Saint-Quentin où viennent d'arriver les Allemands, il se joint à nous. Nous repartons, traversons Ville-Lévêque mais des réfugiés nous annoncent que les Allemands sont sur la route : demi-tour, nous prenons un petit chemin : un G.R. * à cheval vient d'être obligé à la même manœuvre ; nous le suivons, puis bientôt nous le perdons de vue, puis un bruit de mitrailleuse... ; quelques chevaux passent sans cavalier..., nous sommes cernés ! De retour à Ville-Lévêque nous entrons dans une maison et deux automitrailleuses allemandes passent sur la route, puis motos et voitures de la Wehrmacht la sillonnent. Un camarade tente sa chance en civil...

Le 21, à 14 heures, une patrouille allemande nous cueille, nous sommes sans armes. » *J. Brillet*.

b) Au sud de la Somme

– « 1^{er} juin : attaque allemande sur Belloy-en-Santerre (près de Péronne) ; Troniou gravement blessé. Il nous reste une section de 9 hommes et une autre de 12. Banquetel est prisonnier.

2 juin : relevés dans la nuit par la 9^e compagnie à 23 heures. Arrivée à Berny à minuit.

5 juin : bombardements de minuit à 18 heures. Morts de Pierre, Charras, Gautreau (soldats ornais), Heslouis, Lateste, Julien, etc. Nous sommes prisonniers à 18 h 30. » *G. Guilloir*.

c) Au nord de l'Aisne

– « Départ journée du 5 (juin) pour renforcer le 130^e R.I. Sous le bombardement presque tout le long du chemin.

Entré en contact dans un champ de blé. Les Allemands mitraillent Jégou, le chargeur, – blessé dans le dos –. Je reste seul avec le sergent Michel, après avoir essayé d'emmener le

camarade blessé (j'ai dû l'abandonner ainsi que le matériel car nous avons été pris sous le feu des mitrailleuses). Le sergent Michel est blessé à la cuisse par une balle qui a ensuite traversé mes manches de capote et de veste sans me toucher. Après être revenu à travers bois, passé la nuit du 5 au 6 dans une cave à Pinon.

Le matin du 7 juin, étant entourés de tous côtés, le clairon sonne le cessez-le-feu. Nous étions donc faits prisonniers. » *G. Rousseau.*

d) Au sud de l'Aisne

– « Du 10 mai au 31 mai 40 : à la frontière belge, défense de la Chiers – secteur de Marville. Les Allemands occupent le Village d'Epiez-sur-Chiers et s'y maintiennent devant la résistance du 104.

– Le 9 juin 40, des bus parisiens nous prennent en charge et nous déposent au matin du 10 dans un bourg entre La Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry. Nous abandonnons nos sacs pour une marche plus rapide jusqu'à un autre bourg, Gandelu (Aisne), que nous atteignons dans l'après-midi et que la 1^{re} Cie * (dont je fais partie) occupe, deux sections et la section de commandement s'enferment dans les murs.

La 1^{re} section qui a pour chef un jeune aspirant prend position dans la nature, entre les murs d'une grande ferme. Étant le plus jeune sous-officier, je suis volontaire pour occuper, avec mon groupe, la liaison avec le bourg et la ferme, près d'une petite route, au milieu des champs dont un de céréales.

Notre mission : retarder l'avance de l'ennemi qui est signalé, se maintenir sans espoir de repli.

Aucun abri sauf une modeste tranchée creusée à la hâte peu profonde. Mise en place du F.M. * : les plantations gênent la visibilité. Le chef de bataillon (un commandant) passe à moto et me dit : « Ne vous en faites pas, si vous voyez au loin des gens : c'est le 103^e qui se replie » (de la même division que le 104).

L'après-midi s'écoule. Et, en effet, nous voyons s'avancer mais en ayant l'air de se cacher quelques personnes non identifiables, vu la distance. Nous saurons bientôt que c'est l'avant-garde allemande, alors que leurs engins passent sur la route camouflée à nos regards par un rideau d'arbres.

Bourg et hameaux avaient dû être évacués précipitamment. Dans la ferme, tout le troupeau était attaché dans l'étable. Il a fallu abattre le taureau devenu furieux.

La nuit venue, les Allemands attaquent en force et crient : « 103, 103 », s'emparent du bourg et de la ferme, et passent hors du champ de tir du F.M. de mon groupe. À un certain moment, un de mes hommes m'a dit : « Tu vas nous faire tous tuer. » Lundi matin, 11 juin, le calme après la tempête, à part le bruit des véhicules et engins de guerre allemands qui roulent, poursuivant leur avance. De notre trou, nous voyons les copains de la section alignés le long d'un mur de la ferme et face à eux une mitrailleuse. Il n'y a plus de résistance possible. Notre petit groupe de 5 va se rendre (sergent, caporal, tireur, chargeur et pourvoyeur). Je rends le F.M. inutilisable en enlevant quelques pièces ainsi que les fusils individuels. Nous sortons de notre trou et levons les bras. » *H. Fouyer.*

e) Près de l'Aisne

– « Le 11 juin, à l'aube, rassemblement : nous quittons Biermes pour nous diriger vers Vouziers, le capitaine me demande de rester près de lui, mon groupe devant protéger l'arrière de la 6^e, la 7^e suivant à 150 m. Au bout de quelques kilomètres de marche, je reçois l'ordre de rejoindre mes hommes qui étaient environ à une centaine de mètres en avant, j'accélère la marche, j'étais à une cinquantaine de mètres d'eux lorsque je me trouve nez à nez avec une unité allemande qui arrivait de droite par la petite route d'Asnelles, je passe le carrefour et saute dans le fossé en me baissant, j'essuie une rafale de mitrailleuse, heureusement au-dessus de la tête, étant protégé par un petit talus et les champs de blé qui avaient facilité la progression des Allemands, je rejoins mon groupe, mitraillage de part et d'autre, on dit que les balles sifflent aux oreilles, à ce moment j'entendais des vroom-vroom et voyais le goudron sauter sur la route, je me retrouve finalement avec un lieutenant arrivé de l'arrière en vélo, il prend le fusil-mitrailleur que je venais de récupérer d'un des blessés ; nous tirons le reste des munitions et nous partons, lui à vélo, moi à pied. Pendant ce temps les Allemands font prisonnière la 7^e compagnie de même que mon capitaine, qui a dû être furieux d'avoir été séparé de ces hommes et de n'avoir pu réagir... Je fis seul sur cette route environ 5 km qui me parurent interminables : après Mesnil-d'Asnelles un avion d'observation me lâcha une rafale de mitrailleuse qui me passa un mètre au-dessus de la tête, dans les arbres qui bordent la route. (Je suis repassé sur cette route une quinzaine d'années plus tard, les arbres avaient encore les marques de traces de balles à hauteur d'homme.)

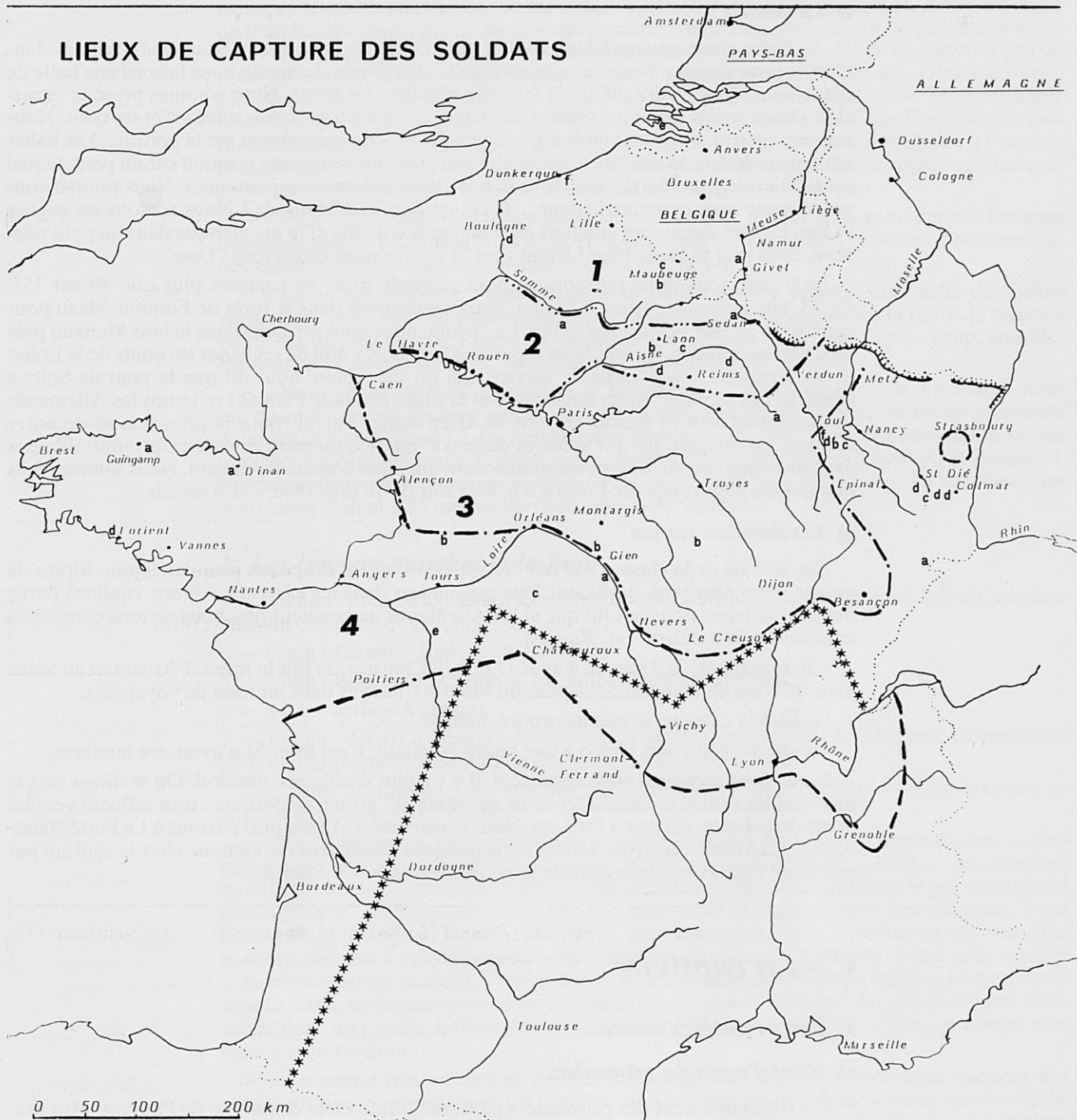
Les deux aviateurs étaient à l'air libre et volaient bas. Enfin je rejoins ma 6^e compagnie, elle était arrêtée dans un petit bois, j'apprends que je reste seul gradé de ma section, les deux autres, l'un tué, l'autre blessé ; je retrouve mes hommes pas très fiers de leur fuite, pour certains les blessures ne paraissent pas trop graves, il n'en est pas de même pour tous. » *M. Platevoët.*

Pour permettre le repérage des lieux où les soldats ont été faits prisonniers, chaque période est dotée d'un chiffre (1 à 4) et chaque jour d'une lettre a, b, c...

LETTRE	DATE	LIEUX	PRISONNIERS
1 - <u>Du 13 mai au 4 juin 1940</u>			
a	14 mai	Entre Namur et Dinant (Belgique)/Sedan (08)	Bourdin/Lebossé
b	20 mai	Inchy (59)	Dauphin
c	21 mai	Entre Maubeuge et Bavai (59) /Ville-l'Evêque (02)	Georget/Brillet
d	25 mai	Hôpital du Touquet-Plage (62)	Corvée
e	29 mai	Goes (Pays-Bas)	Hérouin
f	4 juin	Bergues (59)/Malo-les-Bains (59)	Thorin/Papin
2 - <u>Du 5 juin au 11 juin 1940</u>			
a	5 juin	Berny (80)	Guilloir
b	6-7 juin	Pinon (02)	Flament, Rousseau
c	9 juin	Chemin-des-Dames (02)	Ménil
d	11 juin	Gandelu (02)/Entre Rethel et Vouziers (08)	Fouyer/Platevoet
3 - <u>Du 12 juin au 17 juin 1940</u>			
a	16 juin	Bussy-la-Côte (55)	Nicolas
b	17 juin	Chatel-Gérard (89)/Origny-Sainte-Benoite (02)/Ouzouer-sur-Loire (45)	Lecappelain/Gaumer/Gervais
4 - <u>Du 18 juin au 23 juin 1940</u>			
a	18 juin	Dinan (22)/Gien (45)/Belfort (90)/Guingamp (22)	Portier/Monhée/Bondu/Houssin
b	19 juin	Flavigny (54)/Château-du-Loir (72)	Salingue/Commauche
c	20 juin	Vezelize (54)/Vierzon (18)/Col de la Schlucht (68)	M. Brien, Dumouchy/Blanchet/Bouvet, Patoux
d	21 juin	Corcieux (88)/Lorient (56)/Colmar (67)/Sainte-Marie-aux-Mines (67)/Govillers (54)	Guilleux/Buisson/Vauloup/Plet/Fayaubost
e	22 juin	L'Ile-Bouchard (37)	Arnould
f	23 juin	Thuilley-aux-Groseilles (54)/Saint-Dié	A. Brien/Adrien

Les lieux de capture des soldats. Carte R.B. Le Meur.

LIEUX DE CAPTURE DES SOLDATS



	Ligne Maginot
	Avance allemande le 4 juin
	Avance allemande le 12 juin
	Avance allemande le 17 juin
	Avance allemande le 22 juin
	Ligne de démarcation

f) La débâcle

– « Nous commençons à nous replier dans la nuit du 7 au 8 juin. Nous nous cachons dans un bois pour manger. Nous échappons à un tir d'artillerie. Le matin nous faisons une halte de deux heures pour boire un jus. Il faut vite remettre les bouts. Nous sommes presque encerclés. Des voitures foncent à travers les champs sous les tirs de mitrailleuses et les obus. Nous sommes quatre, assis dans un fourgon avec des plats de campement sur la poitrine. Les balles sifflent au-dessus de nos têtes. Notre fourgon passe en quatrième position sur un pont, lequel est bombardé juste derrière nous et le reste de la colonne est prisonnier. Nous poursuivons notre route sans commandement... C'est un peu la débandade ! Nous tentons de gagner l'Oise. Le soir, des avions ennemis piquent sur la colonne et je me planque dans un petit ruisseau, mais tout se passe bien ! Enfin vers 21 heures nous traversons l'Oise.

Le 9 juin nous nous regroupons pour repartir, nous ne sommes plus que 49 sur 151. Le 13 juin, après être passé à Melun, nous cantonnons dans la forêt de Fontainebleau pour repartir le 15 juin vers Malesherbes. Le 16 juin, nous nous arrêtons dans le bois Menaud près de Château-Landon. Le soir nous repartons vers Lorcy afin de regagner les ponts de la Loire. À un carrefour la sentinelle de service, qui est un espion, nous dit que le pont de Sully a sauté, ce qui est faux. Alors nous prenons la route de Gien. Pendant ce temps les Allemands nous contournent et le soir le pont de Gien saute. Sur la route la progression de notre colonne est bloquée par les voitures civiles. C'est à ce moment que deux automitrailleuses avec une vingtaine de soldats allemands nous cueillent comme ils veulent. Nous sommes faits prisonniers à Ouzouer-sur-Loire à 8 h 30 le soir du 17 juin 1940. » *A. Gervais.*

g) Les dernières recrues

Des soldats de la classe 1940 ont été appelés sous les drapeaux jusqu'au 9 juin. Moins de quinze jours plus tard, ils étaient faits prisonniers dans les casernes. « Nous voulions partir mais les officiers nous ont dit que si les Allemands ne venaient pas, nous serions considérés comme des déserteurs. » *A. Buisson.*

« Je suis appelé le 9 juin au 406^e R.D.C.A. à Chartres. Je fais le trajet d'Argentan au Mans dans un train de marchandises puis, du Mans à Chartres dans un train de voyageurs.

Le 10, à la caserne, je suis incorporé, habillé.

Vendredi 14, on part à pied à une heure du matin. Il est interdit d'avoir des lumières.

Seuls, deux aspirants nous encadrent, il n'y a plus d'officiers, paraît-il. On se dirige vers le Sud : sur les routes se mêlent les civils en exode et l'armée en déroute : tous affluent vers les ponts de la Loire, surtout à Orléans. Nous traversons à Meung puis passons à La Ferté-Saint-Aubin, La Motte-Beuvron, Salbris et, à quelques kilomètres de Vierzon, c'est la capture par une unité motorisée allemande, le jeudi 20 juin 1940. » *J. Blanchet.*

C – La captivité

1. Les premières heures

a) L'état d'esprit des prisonniers

– « Regroupement des prisonniers dans une ferme de la commune de Pauvres. Mes premières heures de captivité, je les passe à dormir dans un hangar, je suis fatigué, écœuré, démoralisé, j'ai faim et je serai encore deux jours sans nourriture, quatre jours à ne boire que de l'eau. » *M. Platevoët.*

– « Le premier sentiment, c'est le soulagement d'être encore vivant, très vite suivi de la désespérance et de la prostration de sentir le pays sous l'asservissement. Enfin on réalise très vite qu'on est passé de l'état de citoyen libre à celui d'esclave du vainqueur. » *G. Guilloir.*

– « Après quelques combats et quelques bombardements par l'artillerie, très bien renseignée par un « coucou » nullement gêné par notre aviation absente, nous fûmes cueillis dans le bois de Flavigny-sur-Moselle vers 19 h 30, le 19 juin 1940. Aucune information, aucun appel sur la situation militaire ni politique ne nous sont parvenus. Ma réaction personnelle : j'avais la frousse, c'était la fin du monde. Le capitaine Egly, brave ancien de 14-18, a pleuré en rendant son arme à l'officier allemand, quant aux copains, je n'ai pu les apercevoir, trop occupé par moi-même. » *H. Salingue.*

b) L'attitude des Allemands

– « Les Allemands commencent par nous désarmer. Je parviens à prendre mon linge, beaucoup de mes camarades devront abandonner le leur. Nous sommes conduits vers une destination inconnue. Après une vingtaine de kilomètres, nous sommes regroupés dans l'église déjà comble du village des Choux. Alors je choisis de m'installer dehors sur les

marches. C'est un peu mieux que sur le sol détrempé par la pluie qui tombe. Après un repos de trois heures, nous reprenons la route pendant 2 heures pour arriver à Nogent-sur-Vernisson. Nous sommes parqués dans un herbage avec des tas de foin. Nous ne risquons pas de nous échapper : nous sommes encerclés par 3 canons et 2 mitrailleuses. D'ailleurs nous sommes prévenus que si quelqu'un tente de se sauver, ils tireront dans le tas. Mais personne ne bouge. Enfin on nous donne cinq biscuits et un peu de conserve. Dans l'après-midi nous repartons pour gagner Montargis. Le long du chemin tout le monde fait la chasse à l'eau car le soleil tape. Nous ne sommes pas trop mal traités sauf les Algériens qui reçoivent quelques coups de crosse dans les côtes mais cela ne les calme pas. » *A. Gervais*.

– « Trois Allemands viennent à notre rencontre. À la réflexion de celui de mes hommes qui pense surtout à sa peau et dit : « Ils vont nous tuer », l'un répond : « Nous ne sommes pas des sauvages. Pour vous, la guerre est finie. » *H. Fouyer*.

– « En ce qui concerne l'attitude des Allemands à notre égard, c'était celle de soldats vainqueurs, nous nous en sommes rendus compte quand nous avons pris la route de Nancy à pied : pas de contact avec l'habitant, impossible d'avoir de l'eau, mais, après coup, en réfléchissant, avec un peu de culot, on aurait pu s'échapper. » *H. Salingue*.

– « Nous avons été faits prisonniers le 20 juin au col de la Schlucht. Les Allemands nous ont traité durement. Ils nous ont poussé devant eux en otages pour faire sauter les premières défenses de Gérardmer. Là, les mitrailleuses françaises ont tiré à zéro sur nous et ont fait de nombreux morts et blessés. Le lendemain, réveil à coups de crosse et départ pour Colmar et, pendant quinze jours, nous avons sillonné les plaines d'Alsace à la recherche des mines, les sentinelles étaient à 25 mètres derrière nous. » *M. Patoux*.

2. Les longues marches et la faim

– « 5 juin : marche à pied sur Péronne (du côté allemand, personne n'est à pied), coucher dans un champ.

– 6 juin : Péronne-Bapeaume (pénible).

– 7 juin : Bapeaume-Cambrai. Là, embarquement en train.

– 8 juin : arrivée à Hirson.

– 10 juin : départ d'Hirson à 14 heures, débarquement à Givet à 17 heures, 12 km à pied pour embarquement à Beauraing (Belgique) à 23 heures.

– 11 juin : Libramont, Luxembourg, débarquement à Trèves (camp organisé et centre de tri). Enfin nourris ! » *G. Guilloir*.

– « Le 12 au matin, nous partons en colonne jusqu'à Charleville en deux étapes, la première nuit nous la passons dans un herbage, nous dormons deux à trois heures, nous sommes mouillés et au petit jour il fait froid. J'avise un vieux soldat allemand dans le pré contigu qui trait une vache, lui fait signe que j'ai soif, je pose mon bidon sur la haie, brave homme, il me le remplit, je partage ce lait avec trois ou quatre camarades. Nous repartons et arrivons dans la soirée, sommes logés dans la caserne des gardes-mobiles à Charleville. Dans cette caserne je lâche mes hommes du 127^e, c'était bien à moi cette fois de les laisser tomber, je cherche de la nourriture, en passant devant les cuisines avec ma gueule de crevé, un gars me donne de la soupe dans une vieille boîte à conserves : adieu l'hygiène, quand on a faim on mange tout dans n'importe quoi.

Nous sommes très nombreux dans ce cantonnement, les Allemands nous donnent des cartes postales pour prévenir nos familles, mes parents recevront cette carte, qui leur indiquera ma nouvelle situation. Puis je retrouve les sergents Leroy et Mulitalaire qui avaient été mes instructeurs au 5^e à Courbevoie, très surpris de me voir, ayant entendu dire qu'un caporal jeune, grand et blond du 127^e avait été tué, ils avaient pensé à moi, Dieu merci... C'est très drôle de se retrouver dans ces conditions, je leur demandai s'ils me reconnaissaient, ils ont mis quelque temps à réagir. Ils venaient de parler de moi en disant « il a de la chance, il ne connaîtra pas la captivité ». Voyez dans quel état d'esprit nous étions. Nous sommes repartis de Charleville le 17 juin pour Corbion-Bouillon puis Bertrix en Belgique. » *M. Platevoët*.

– « Nous retrouvons d'autres prisonniers quelques heures après, nous formons une colonne et sommes dirigés sur un village où sont déjà quelques centaines de captifs, nous passons la nuit dans un grenier où la paille est à profusion. Dans la nuit, l'aviation bombarde : tout tremble.

Le 22 : touchons quelques biscuits allemands, prenons la route, arrivons dans la journée à Saint-Quentin, dans un garage où la population nous ravitaille selon ses moyens. Le soir, allons coucher dans le magasin à grains.

Le 23 : départ : 1 000 hommes, peut-être. Dans la soirée, nous arrivons à Guise – j'ai un bout de pain –. Nous traversons la ville où des maisons brûlent encore : nous sommes dans un terrain près du champ de courses. À minuit, j'ai réussi à avoir un morceau de viande pour 10.

Le 24 : nous faisons cuire chacun notre portion au feu, bien difficile à tenir allumé. Il fait froid. Départ. La route est dure, pas d'eau. Arrivons à La Capelle, avons faim et soif. Je prends des bidons et vais à l'eau : 5 heures après je peux donner à boire aux copains.

Le 25 : nous changeons de champ. Rien à manger.

Le 26 : un bout de gras et de fromage et la route vers Hirson où nous arrivons le soir : distribution de 5 bonbons. Il pleut.

Le 27 : au départ, un demi quart de Nestlé. Je perds les copains. Je suis pompé. Arrivée à Mariembourg. Orage, mouillé jusqu'aux os, rien à manger.

Le 28 : changement de camp : riz, un morceau de viande. Je retrouve deux copains qui font bouillir des os dans un seau douteux. C'est délicieux.

Le 29 : étape jusqu'à Doische. Avant d'arriver, orage : nous pouvons boire. Dans le terrain, nous préparons une soupe aux orties : le jus passe, les orties restent.

Le 30 : jus d'orge. Arrivons à Beauraing. Rien à manger.

Le 31 : je me lave et me rase : c'est merveilleux. Rien à manger.

Le 1^{er} (juin) : au départ, eau de son. Arrivons à Rochefort ; sur la route, un œuf et quelques morceaux de sucre et quelques pommes de terre. Nous faisons la soupe.

Le 2 : soupe de pelures et herbes : ça passe.

Le 3 : un demi quart de son et petits pois.

Le 4 : 300 g de pain, nous embarquons.

Le 5 : arrivons à Trèves. 300 g (de pain) et un morceau de fromage. » *J. Brillet.*

Ces trois prisonniers ont fait à pied, le premier, de Berny à Trèves 71 km (car une partie du parcours a été effectuée en train), le second, de Pauvres à Bertrix, 112 km et le troisième, de Ville-l'Évêque à Rochefort 194 km en 15 jours. Chacun a vu se développer, avec ses compagnons de route, une grande solidarité.

3. La captivité en France

– Tous les prisonniers ne vont pas être immédiatement dirigés vers l'Allemagne.

a) Certains sont parqués dans des endroits inadéquats

– « Nous restons deux nuits et un jour sur le terrain de sport. Ils finissent par nous mettre à l'abri dans une usine où nous restons onze jours à crever de faim : un quart de soupe et une boule de pain pour dix par jour, un quart de café le soir et rien le matin. Le moral à zéro, certains s'évanouissent ; heureusement des civils arrivent à nous passer quelques pâtes avec des cubes que nous faisons cuire. Nous dormons presque les uns sur les autres ; dès que nous bougeons le matin nous ne nous voyons plus tellement il y a de poussière. Certains partent travailler dans les fermes, mais souvent pour effectuer des sales boulots. Moi, j'attends de voir ce qui va se passer. » *A. Gervais.*

b) D'autres sont cantonnés dans les Frontstalags

– « On arrive à Nancy à la caserne, on nous a ramassé rasoirs, couteaux, appareils photo..., on est parqué et c'est le commencement de la débrouillardise, et aussi de la misère, car celui qui ne sait pas se démerder, eh bien, tant pis ! Enfin la vie s'organise : on voit surgir des graveurs de toute sorte, ceinturons, gamelles, quarts ; des dessinateurs, de véritables artistes. Le crochet s'installe : il y a parmi nous MM. Fabrisy de l'Alhambra de Paris, André Vaud du Casino de Paris, un ténor, premier prix du Conservatoire de Metz et des gens de qualité. Il y a aussi un champion cycliste du Nord, Julien Legrand, et le champion de France de boxe, poids lourds dont le nom m'échappe. Bref, le soir, la sortie, c'était le crochet, que vouliez-vous faire d'autre ?

La caserne avait subi un bombardement et plusieurs bâtiments avaient été partiellement détruits, dont le poste de garde, remplacé par les Allemands par un bus parisien venu là, je ne sais par quel hasard.

Étant sorti avec d'autres soldats à la limite extérieure de la caserne, je me trouvai devant un superbe S.S. braquant son Mauser sur le nez et m'obligeant à rejoindre les autres, direction le poste de garde qui était protégé à distance par une grosse corde.

Étant le dernier de la colonne, je pus me glisser discrètement sous la corde et me « noyer » parmi les nombreux copains qui avaient assisté, impuissants à l'arrestation. J'ai eu là un bon réflexe car mes camarades durent, à tour de rôle, grimper sur un pan de mur et y rester, au garde-à-vous pendant deux heures. Et il faisait très chaud en juin 1940 ! Je ne sais si j'aurais pu résister.

J'ai vu un prisonnier qui, apercevant quelqu'un de sa connaissance, a voulu franchir l'espace en courant, se faire abattre par un soldat. » *H. Salingue.*

c) Des prisonniers vont travailler

– « Le 4 juillet 1940, il est demandé 500 cultivateurs, je m'inscris et le 5 je quitte l'usine. Ce jour, nous touchons une boule de pain pour deux, c'est formidable. On nous emmène à l'école de Montereau comme travailleurs agricoles, tous les jours certains sont pris mais mon tour ne vient jamais. L'essentiel, c'est que nous mangeons mieux : riz aux pruneaux le midi, pommes de terre assaisonnées et une boule de pain pour quatre le soir, nous reprenons un peu de courage. Mais beaucoup sont atteints par la dysenterie et nous devons changer de place pour installer les malades. » A. Gervais.

d) L'idée de l'évasion

– « Dès les premiers jours, avec le recul du temps, je pense qu'il eût été facile, au moins pour quelques-uns, de s'enfuir, mais pour aller où ? Ensuite nous étions abattus, découragés, affaiblis un peu plus chaque jour ; en outre, pour ne pas être repris, il eût fallu se mettre en civil et nous craignons de passer pour des déserteurs. Enfin, les Allemands nous avaient menacé d'exercer des représailles sur nos familles. Bref, peu nombreux sont ceux qui ont osé. » R. Dauphin.

L'évasion a été moins difficile pour une nouvelle recrue.

Arrêté dans sa caserne à Vannes, B. François est conduit dans un premier camp dans le Morbihan. Là, les Allemands font croire que les Bretons seront libérés. B. François s'inscrit sur la liste mais sans résultat.

Le 13 août, les prisonniers sont transférés à Abbeville. Certains s'échappent à l'arrivée à la gare. Par la suite, quand un départ pour Bordeaux est annoncé, une quinzaine de prisonniers (dont B. François) se cache, reste dans le camp puis se fait compter parmi les nouveaux.

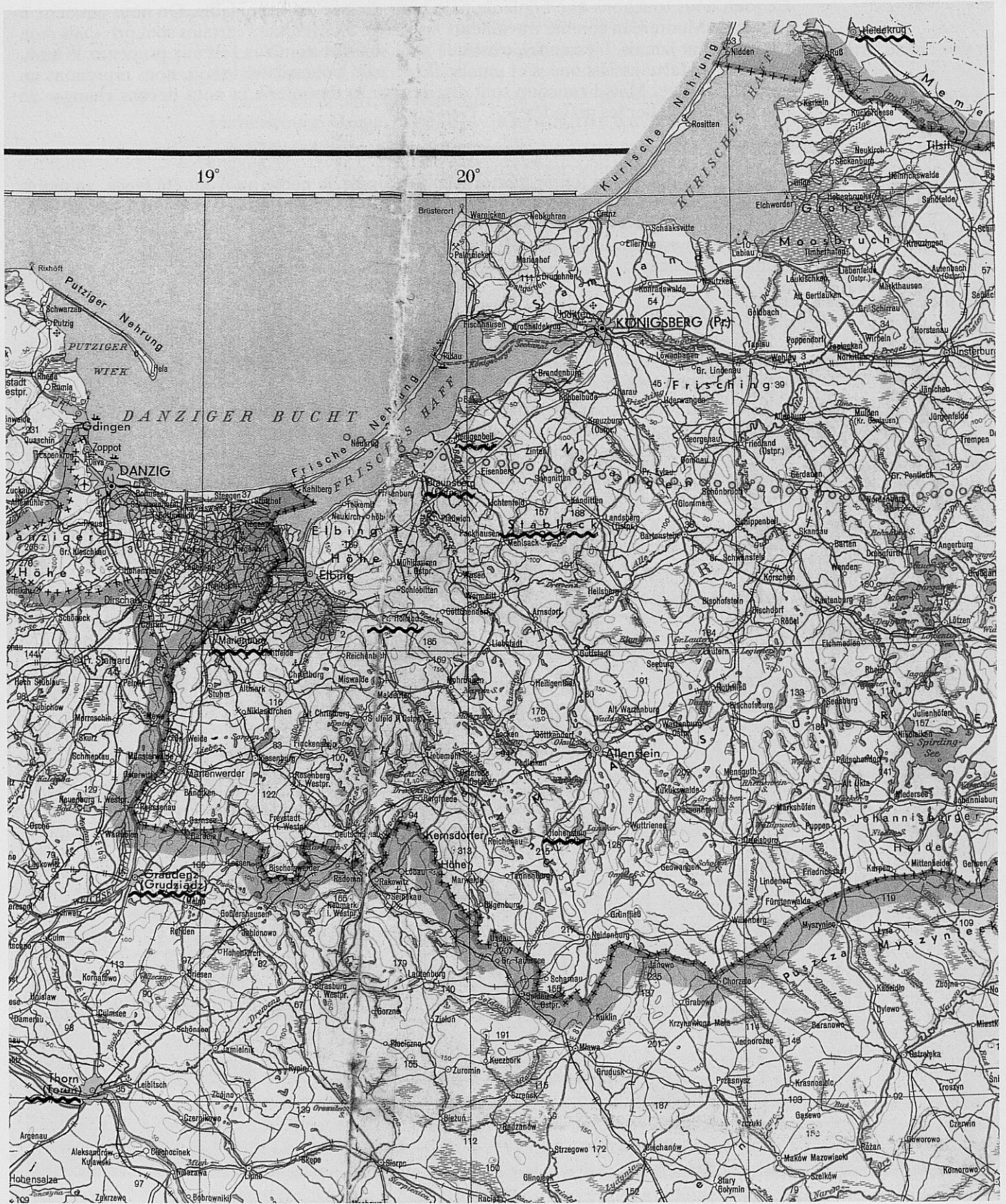
En faisant des corvées à l'extérieur du camp, B. François lie connaissance avec les civils et mûrit des projets d'évasion. Une première tentative, par le grenier de l'infirmerie, échoue.

Le succès aura lieu un matin de décembre 1940. B. François se glisse, derrière la sentinelle, dans une brèche du grillage puis se réfugie chez le percepteur qui lui procure des vêtements civils et un laissez-passer pour quitter la zone interdite.

EN FRANCE		
Exemple d'adresse : Frontstalag 200, Evreux (Eure).		
Frontstalag 100 : Hazebrouck (Nord).	Frontstalag 150 : Auxerre (Yonne).	Frontstalag 186 : Lille (Nord).
— 101 : Cambrai (Nord).	— 151 : Montargis (Loiret).	— 190 : Charleville (Ardennés).
— 102 : Lille (Nord).	— 152 : Pithiviers (Loiret).	— 191 : La Fère (Aisne).
— 111 : Drancy (Seine).	— 153 : Orléans (Loiret).	— 192 : Laon (Aisne).
— 112 : La Celle-St-Cloud (S.-et-O.).	— 154 : Fourchambault (Nièvre).	— 194 : Châlons-sur-Marne (Marne).
— 120 : Mirecourt (Vosges).	— 155 : Dijon (Côte-d'Or).	— 195 : Saint-Omer (P.-de-C.).
— 121 : Epinal (Vosges).	— 160 : Lunéville (M.-et-M.).	— 200 : Evreux (Eure).
— 122 : Chaumont (Haute-Marne).	— 161 : Nancy (M.-et-M.).	— 201 : Alençon (Orne).
— 123 : Langres (Haute-Marne).	— 162 : Toul (M.-et-M.).	— 202 : Chartres (E.-et-L.).
— 124 : Troyes (Aube).	— 170 : Compiègne (Oise).	— 203 : Le Mans (Sarthe).
— 125 : Melun (S.-et-M.).	— 171 : Rouen (S.-Inf.).	— 204 : Péronne (Somme).
— 130 : Amiens (Somme).	— 172 : Doullens (Somme).	— 220 : Saint-Denis (Seine).
— 131 : St-Lô (Manche).	— 180 : Amboise (I.-et-L.).	— 221 : Camp de Souge (Gironde).
— 132 : Mayenne (Mayenne).	— 181 : Saumur (M.-et-L.).	— 222 : Bayonne-Anglet (B.-Pyr.).
— 133 : Rennes (I.-et-V.).	— 182 : Savenay (Loire-Inf.).	— 230 : Poitiers (Vienne).
— 134 : St-Brieuc (C.-du-N.).	— 183 : Vannes (Morbihan).	— 231 : Airvault (Deux-Sèvres).
— 135 : Quimper (Finistère).	— 183 A : Châteaubriant (L.-Inf.).	— 232 : Luçon (Vendée).
— 140 : Belfort.	— 184 : Angoulême (Charente).	— 240 : Verdun (Meuse).
— 141 : Vesoul (Haute-Saône).	— 185 : Tourcoing (Nord).	— 241 : Saint-Mihiel (Meuse).
— 142 : Besançon (Doubs).		

IMPRIMERIE NATIONALE, — J. 7685-41.

Adresses des Frontstalags fournies par le Centre National d'Information. Paris, 24 mars 1941. Coll. Archives Départementales de l'Orne.



Carte de la Prusse Orientale. Coll. R.B. Le Meur.

II. – Les prisonniers en Allemagne

A – *Le transfert*

1. *Les moyens de transport*

Le camp le plus proche de la France est le V C à Würzach. B. Henry y est donc conduit à pied, depuis Strasbourg, en passant par le pont de Kehl.

D'autres captifs, particulièrement ceux qui ont été arrêtés dans le Nord, utilisent les voies fluviales. M. Thorin, avec 2 000 autres prisonniers, descend l'Escaut sur une péniche à charbon.

– « Embarqués sur des péniches à charbon, direction l'Allemagne, nous avons remonté le Rhin, trois jours de navigation avec interdiction de se mettre debout sur le pont : les mitrailleuses étaient constamment braquées sur nous. Les cales étaient occupées par les prisonniers anglais. » *F. Georget.*

Mais la plupart des prisonniers ont été transférés en Allemagne par la voie ferrée. Certains comme R. Papin ont dû utiliser plusieurs moyens de déplacement, à pied, en péniche, en train.

2. *Les conditions du voyage*

– « En arrivant sur les quais de la gare de Nancy, je vis les wagons à bestiaux, « 40 hommes, 8 chevaux ». J'avais repéré la petite ouverture sur le côté. Monté le premier, je pus éviter le tassement qui commença : nous étions serrés comme des cochons, après la fermeture des portes. Un grand clic – marche avant, marche arrière, un coup de tampon, ça tasse son monde ! – et nous voilà enfin partis. Par où allions-nous nous diriger ? À droite, c'était l'Allemagne, à gauche c'était la France.

Quand je dis : « A droite, ce fut un « Merde, les vaches ! » général dans le wagon. Nous franchîmes vite la frontière, j'aperçus enfin cette p... de ligne Siegfried. La nuit vint vite mais déjà les provisions étaient épuisées car comme tout bon Français, nous en avions fait usage avant leur temps. La journée se passait pour moi à regarder le paysage. Parfois les enfants nous montraient le poing ou saluaient les sentinelles en faction sur les wagons.

En cours de route, notre wagon fut ouvert une fois pour les besoins naturels, l'occasion peut-être pour les sentinelles de faire un carton car quelques coups de feu retentirent – peut-être quelques-uns parmi nous s'éloignaient-ils un peu trop –. Cela nous obligea à rejoindre notre wagon mais où aurions-nous pu aller ? Nous ne savions pas où nous étions.

Nous étions en juillet, il faisait très chaud ; nous ne pouvions nous allonger, il fallait s'accroupir, nous étions mal à l'aise. L'atmosphère était devenue irrespirable, ça puait, des camarades commençaient à se trouver mal, il m'a fallu vider quelques seaux de campement en toile par la petite ouverture que j'avais tant appréciée au début. » *H. Salingue.*

– « 9 septembre : rassemblement pour être, d'après les gardes, libérés. Nous allons à Vitry-le-François (27 km) et là nous sommes embarqués dans des wagons « hommes 40, chevaux 8 ». Quand les portes ont été fermées avec un fil de fer, nous avons compris que le retour n'était pas pour demain.

10 septembre : passons à Nuremberg : nous voyons les étendards à croix gammée et le stade grandiose : sûrement que nos hommes politiques devaient bien savoir tout cela. Ils sont donc responsables du départ de la guerre et de nous avoir envoyé à l'abattoir. »

12 septembre : nous passons par Vienne pour débarquer à Bruck à 21 heures.

De la gare nous apercevons beaucoup de lumières et de projecteurs et l'on se demande quelle ville cela peut-être car, en pleine guerre, c'est étonnant ! Au bout de 9 km, on arrive et l'on voit des barbelés et l'inscription sur le portail : « Stalag * XVIII A ». Nous sommes à Kaisersteinbruch. » *R. Lechappelain.*

B – *L'arrivée au camp*

1. *Les premières opérations*

– « 12 septembre. Passé l'entrée, nous sommes dirigés sous une immense toile de tente avec, par terre, un peu de paille complètement hachée. À voir ce camp, je pense qu'il y a des années qu'il a été fait.

13 septembre : fouille et revue complète, à poil ; on fait un paquet de nos affaires pour la désinfection et on reçoit une couverture pleine de poux pour nous servir d'habit. Les cheveux et les poils sont rasés. On nous prend en photo – par deux, avec le matricule inscrit sur une ardoise qu'il faut tenir devant soi – et on remplit des feuilles de renseignements.

14 septembre : transféré au camp 2. Baraques de 600 lits avec deux robinets au milieu, pas de chauffage. » *R. Lechappelain.*

– « Je m'appelle dorénavant « N° 47 211 Stalag VIII C ». Je n'ai plus de nom mais un numéro. Nous sommes photographiés avec, sur le torse nu, la plaque d'immatriculation. Quelques jours plus tard, on nous montre les photos. Je ne me reconnais pas, il me semble voir un bagnard.

Au cours de la seconde journée dans ce camp, le commandant, un colonel allemand parlant très bien le français nous annonce qu'un armistice a été signé (des prisonniers applaudissent alors que j'ai envie de pleurer), il nous fait comprendre que pour nous la guerre est finie mais que nous sommes prisonniers et que nous n'avons pas intérêt à faire les fortes têtes. » *H. Fouyer.*

2. Le camp

a) Description d'un Stalag

– « Le Stalag VIII A appartenait, je l'ai lu depuis, à la catégorie « camps-types » : il était matériellement plus convenable que beaucoup d'autres. Il y avait évidemment des barbelés tout autour, les miradors et les gardiens, les rassemblements prolongés, l'interdiction d'avoir les mains dans les poches, etc. Le camp était traversé par une large allée centrale. À l'extérieur des barbelés, il y avait les bâtiments de la Kommandantur (direction allemande), de la censure, le poste de garde avec logement du personnel.

À l'intérieur des barbelés, l'avant-camp avec les baraques de divers services : désinfection, morgue, infirmerie, poste et packet-post (local pour les colis).

Nouvelle rangée de barbelés, coupée par une grande porte elle-même hérissée de barbelés et donnant accès au camp proprement dit, la partie la plus importante et la plus vaste avec :

- les baraques servant surtout de dortoir aux P.G. ;
- un bâtiment plus important : les cuisines, la cantine (tenue par les Allemands), le théâtre, la bibliothèque et la chapelle, les baraques-ateliers (cordonniers, tailleurs) ;
- les baraques isolées des départs en kommando ou des rapatriés éventuels ;
- la baraque disciplinaire, particulièrement isolée à grand renfort de barbelés.

Elles sont toutes faites sur le même modèle : construites en briques, d'environ 50 m de long, sur 10 à 12 m de large. À chacune des deux extrémités, un petit local servant d'entrée et de W. C. pour la nuit ; au milieu de l'ensemble, la partie « lavabos » séparant les deux dortoirs.

Si ma mémoire est bonne, chacun de ces derniers peut accueillir au moins 150 occupants. Les couchettes sont constituées de châlits en bois à 3 étages, et doublés en largeur. Pas de paille, mais de la fibre de bois qui se tasse vite. De l'autre côté de la pièce, plusieurs grandes tables avec bancs, le tout en bois.

Entre couchettes et tables, 2 ou 3 gros poêles en briques. L'éclairage naturel est normal, dispensé par un nombre suffisant de fenêtres.

Entre les couchettes, l'espace libre est restreint et, au lever notamment, les « frictions » sont « fréquentes ». *H. Fouyer.*

b) Description d'un Oflag *

– « Parvenus à Arnswalde, (...) la plus grande partie des prisonniers fut installée, de façon plus confortable, dans des bâtiments neufs, clairs et propres.

Chacun des quatre blocs qui formaient la partie principale de notre casernement était un édifice spacieux. Caves en sous-sol, rez-de-chaussée, deux étages, combles mansardés, le tout construit en pierre et en ciment, avec un carrelage dans toutes les pièces régulièrement habitées, les autres simplement cimentées. Deux vastes escaliers desservaient un bloc. Chaque étage était traversé en son milieu par deux larges couloirs perpendiculaires l'un à l'autre : le premier parcourait d'un bout à l'autre le bâtiment, du nord au sud ; un second, d'est en ouest, recoupait le premier à mi-chemin, et, plus large, donnait accès à un espace dégagé, le « solarium ». Les portes des différentes pièces débouchaient sur le couloir principal. Les appartements, après la crasse de l'Oflag II D, nous parurent agréables.

Dans les chambres, encore des châlits en bois, mais à deux étages seulement, et munis d'épaisses pailles. La paille qui les garnissait, il est vrai, avait été mise pour le cantonnement d'officiers polonais, faits prisonniers en 1939. Quand nous quittâmes le camp, en janvier 1945, la même paille remplissait nos couchettes. Cette première remarque prouve que,



L'entrée d'un stalag. La Croix de l'Orne, 23 novembre 1941. Coll. Archives Départementales de l'Orne.

malgré le confort apparent, l'organisation matérielle du camp d'Arnswalde laissait beaucoup à désirer. (...)

[Il y avait le chauffage central par radiateurs mais]... les pièces, modérément chauffées pendant l'hiver 42-43, le furent de moins en moins au fur et à mesure que la captivité s'étirait en longueur. Au cours de l'hiver 43-44, et plus encore pendant le début du dernier hiver jusqu'à notre départ d'Arnswalde, les Allemands se contentèrent de chauffer environ une heure chaque matin ; c'était la ration pour la journée. (...)

Les casernes d'Arnswalde comportaient une très belle salle de douches dans chaque bloc. Ces locaux furent à notre disposition avec parcimonie. (...)

Pour la période d'hiver, les douches chaudes furent rétablies deux fois par mois. À partir du 1^{er} novembre, de 14 heures à 16 heures, en principe dans la semaine pleine qui suivrait le 1^{er} et le 15. Ainsi fut fait ; le premier étage du bloc I, le 2 novembre, passa aux douches de 14 heures à 14 h 30. Cet étage comptait alors 130 prisonniers, et il était le moins chargé ; c'est dire qu'il ne fallait pas lambiner aux douches. En vain, le colonel demanda des douches chaudes une fois par semaine.

Ces soins corporels n'étaient pas du luxe ! Très vite en effet, si déplorables étaient les conditions d'hygiène dans lesquelles nous vivions, les parasites firent leur apparition dans le camp, et nous eûmes à subir les assauts répétés des poux et des punaises. (...)

Toute la captivité, quelles que fussent les mesures prises, nous dûmes vivre, à Gross-Born et à Arnswalde, en compagnie des punaises et des poux. Et ce fut une des souffrances les plus lancinantes de notre vie de prisonniers. » *P. Flament.*

3. Premiers jours au camp

– « Nourriture : le matin, un quart d'eau chaude, une espèce de tisane ; le midi et le soir : une louche de bouillon avec deux rondelles de carottes, un morceau de pomme de terre avec sa peau, des bouts de feuilles de rutabaga et de chou. » *R. Lechappelain.*

– « Arrivée à Neubrandenburg le 22 juin. Étaient déjà là de nombreux prisonniers polonais et français, pas de place pour coucher dans les baraquements ; les premiers temps nous restions dehors jours et nuits. Identité, photo, matricule, pour moi ce sera 48 529. Les latrines, dans ce camp, c'était un fossé avec un poteau téléphonique comme siège et nous étions alignés comme à la parade avec le pantalon sur les genoux. Quand le fossé était partiellement rempli, il fallait en creuser un autre à côté dont la terre servait à remplir le premier, et ainsi de suite, et on dormait sur le remblai. C'est dans ce camp que je me suis vu avec un camarade à genoux devant une auge à cochons où il y avait des épluchures de pommes de terre et y chercher quelques parcelles de ce légume. Songez qu'à 21 ans on est toujours tenaillé par la faim. » *M. Platevoët.*

Ces conditions de vie accentuent la dégradation déjà notoire de la santé des prisonniers (de nombreux cas de dysenterie sont signalés) et les incitent à demander leur départ en Kommando de travail.

LISTE DES CAMPS

STALAG

I A Staback/Ostpr
 I B Hohenstein
 II A Neubrandenburg/Mecklbrg
 II B Hammerstein/Kr. Schlochau
 II C Greifswald
 II D Stargard/Pommern
 II E Schwerin
 III A Luckenwalde
 III B Fürstenberg a. d. Oder
 III C Alt-Drewitz
 III D Berlin-Lichterfelde
 IV A Hohnstein/Sachsen
 IV B Mühlberg a. d. Elbe
 IV C Wistritz b. Teplitz
 IV D Torgau
 IV F Hartmannsdorf b. Chemnitz
 IV G Oschatz
 V A Ludwigsburg
 V B Villingen
 V C Offenburg
 V D Strassbourg
 VI A Hemer/Westf., Kr. Iserlohn
 VI B Neu-Versen/Emsland
 VI C Bathorn über Hoogstede/Emsland
 VI D Dortmund/Westfalenhalle
 VI F Bocholt/Westfalen
 VI G Bonn-Duisdorf
 VI J Krefeld-Fichtenhain
 VI K 326 - Foret/krüg/Paderborn
 VII A Moosburg/Obb
 VII B Memmingen
 VIII A Goerlitz
 VIII C Sagan
 IX A Ziegenhain/Bez. Kassel
 IX B Wegscheide b. Bad. Orb
 IX C Bad Sulza
 X A Schleswig
 X B Sandbostel b. Bremerwoerde
 X C Mienburg a. d. Weser
 XI A Altengrabow b. Magdeburg
 XI B Fallingbosten b. Soldau

P. Bondu
 R. Lebossé
 /
 R. Gaumer ; A. Lévêque
 B. Henry (3)
 J. Blanchet ; B. Henry (2)
 M. Platevoët
 M. Ménil
 J. Brilliet (1) ; C. Fayaubost ; G. Guilloir
 H. Salingue ; J. Brilliet (2)
 A. Dumouchy
 /
 M. Brien (1) ; G. Rousseau
 /
 /
 /
 M. Brien (2)
 E. Plet
 G. Adrien
 B. Henry (1)
 /
 M. Thorin ; F. Georget
 /
 F. Corvée
 /
 I. Vauloup
 /
 /
 L. Papin
 M. Patoux ; G. Bouvet
 /
 A. Buisson ; H. Fouyer (1)
 R. Dauphin ; H. Fouyer (2)
 /
 /
 P. Nézan
 /
 /
 /
 L. Arnould
 R. Portier

XII A Limburg a. d. Lahn
 XII D Trier/Petriberg
 XII F Forbach

A. Brien
 /
 /

XIII A Sulzbach
 XIII B Weiden/Oberpfalz
 XIII C Hammelburg/Mainfranken

/
 /
 A. Gervais

XVII A Kaisersteinbrück b. Bruck Leitha
 XVII B Gneixendorf b. Krems a. d. Donau

R. Lechappelain (1)
 M. Gagne

XVIII A Wolfsberg/Kaernten
 XVIII B Spittal/Drau (Lazaret)
 Annexe Marburg. ex. XVIII D
 XVIII C Markt Pongau. - Camp 317

/
 R. Lechappelain (2)
 /

XX A Thorn - Prisons de Graudenz et
 Guttowitz - Steindorf - XIV A.
 XX B Martenburg

A. Lévêque, M. Patoux
 /

XXI A Schildberg (Lazaret)
 XXI D Posen

R. Hérouin
 /

OFLAG

II B Arnswalde
 IV B Koenigstein/Sachsen
 IV C Colditz
 IV D Elsterhorst über Hoyerswerda
 V A Weinsberg b. Heilbronn
 55/V D Wurzach/Württ (Zweiglager)
 VI A Soest/Westf
 VI D Muenster/Westf
 VIII F Mahrtsch-Trübau
 X B Mienburg a. d. Weser
 X C Lubeck
 XII B Mainz-Zitadelle
 XVII A Edelbach
 XVIII A Lienz a. d. Drau

Abbé P. Flament
 /
 /
 /
 /
 /
 /
 /
 /
 /
 R. Nicolas
 /

CAMPS DIVERS

Camps 323 - 325
 Rawa - Ruska (Pologne)

B. Henry

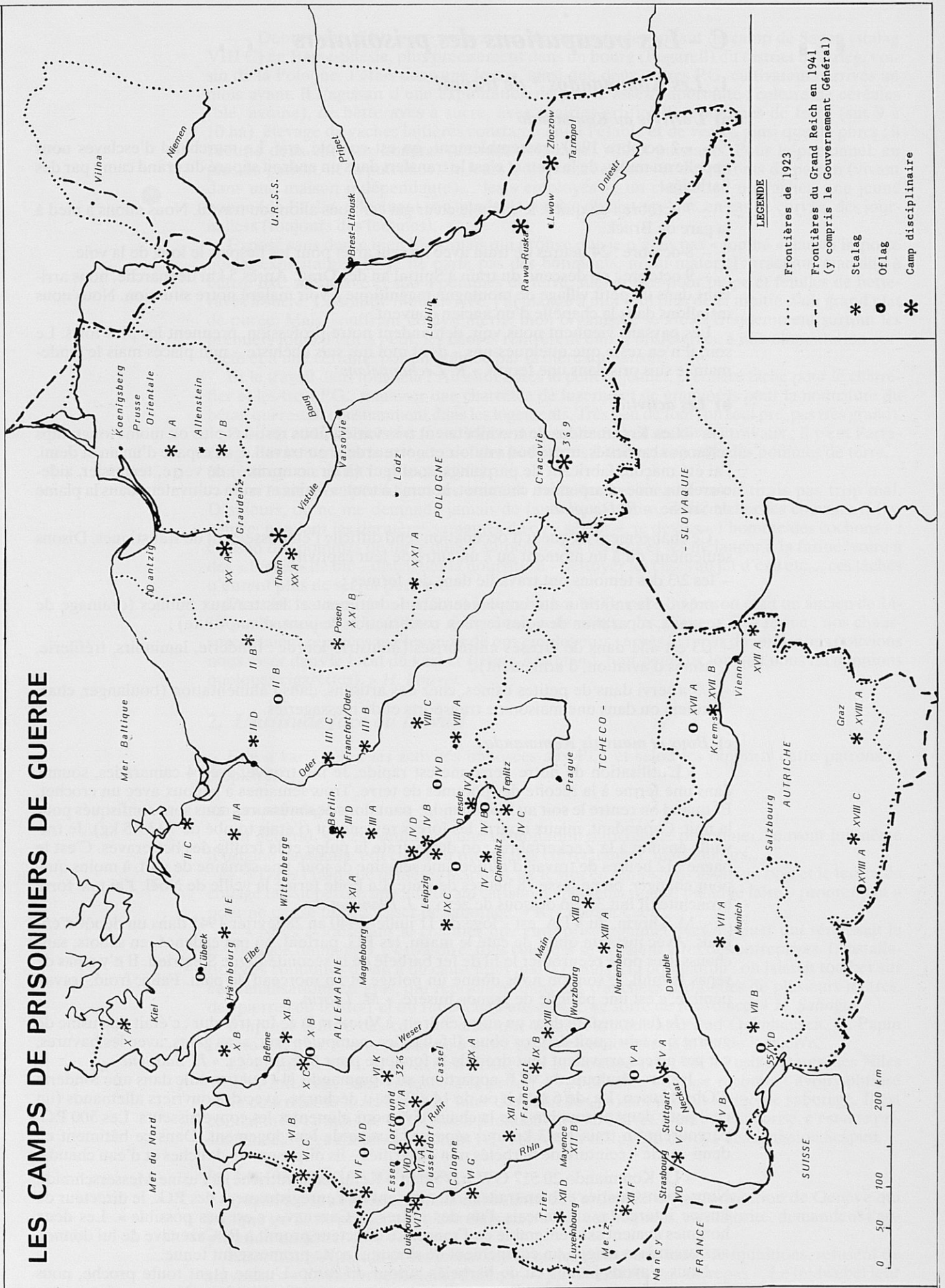
Camps 369
 Kobjercyn (Pologne)

/

Hohenfels 383

/

LES CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE



C – Les occupations des prisonniers

1. Les Kommandos * de travail

a) L'arrivée au Kommando

– « 2 octobre 1940 : rassemblement, on est compté, trié. Le marchand d'esclaves nous appelle au milieu de la cour et c'est le transfert dans un endroit séparé du grand camp par des barbelés.

– 7 octobre : on quitte le camp le cœur gai car nous allons au travail. Nous allons à pied à la gare de Bruck.

– 8 octobre : 24 heures de train avec un seul arrêt pour les besoins le long de la voie.

– 9 octobre : on descend du train à Spittal an der Drau. Après 5 km de marche, nous arrivons dans un petit village de montagne magnifique à voir malgré notre situation. Nous nous installons dans la chapelle d'un ancien couvent.

Les paysans viennent nous voir, demandent notre profession, prennent les plus forts. Le soir, il n'en reste que quelques-uns – dont moi qui suis ébéniste – non placés mais le lendemain je suis pris dans une ferme. » *R. Lechappelain.*

b) Les activités

– « Les Kommandos de travail étaient très variés, nous restions plus ou moins longtemps selon nos capacités, notre bon vouloir et notre ardeur au travail. En l'espace d'un an et demi, j'ai été maçon, fabricant de parpaings, souffleur (à air comprimé) de verre, terrassier, aide-carreleur, aide-charpentier, cheminot, homme à toutes mains et enfin cultivateur dans la plaine de Silésie. » *R. Dauphin.*

Ce changement fréquent d'occupation rend difficile l'établissement de statistiques. Disons seulement, qu'à un moment ou à un autre de leur captivité :

– les 2/3 des témoins ont travaillé dans des fermes ;

– près de la moitié a été employée dans le bâtiment et les travaux publics (drainage de canaux, réparation de voies ferrées, construction de pont, d'autoroute) ;

– 1/3 est allé dans de grosses entreprises (industrie lourde : fonderie, laminoirs, tréfilerie, usines d'aviation, d'armement) ;

– 1/3 a servi dans de petites usines, chez des artisans, dans l'alimentation (boulangers, charcutiers) ou dans une maison de transports et de messageries.

c) Bons et mauvais Kommandos

– « L'utilisation de notre personne est rapide. Je me trouve, avec 4 camarades, soumis dans une ferme à la récolte des pommes de terre. Trois semaines à genoux avec un crochet. Et quand on rentre le soir au Kommando, pantalons et chaussures nous sont confisqués pour la nuit. Cependant, mieux nourri, les forces reviennent (j'étais tombé de 70 à 45 kg). Je travaille ensuite à la Zuckerfabrik : on déshydrate la pulpe et la feuille des betteraves. C'est le bagne : 12 heures de travail d'affilée, une semaine de jour, une semaine de nuit, à moins que, pour changer, on ne fasse 18 heures de suite. La boîte ferme la veille de Noël. J'ai une forte bronchite. Il fait 35° en dessous de zéro. » *J. Blanchet.*

– M. Thorin, du VI A, est « logé du 11 juillet 1940 au 28 février 1941 dans un dépôt d'engrais. Avec juste un quart de café le matin, les P.G. partent, au pas cadencé, en sabots, sans chaussettes pour réenrouler le fil de fer barbelé de la seconde Ligne Siegfried. Il n'y a pas de repas le midi, le soir, on nous donne un potage et un morceau de pain. Faim, froid, travail pénible, c'est une période de grande misère. » *M. Thorin.*

– « Je fus transféré dans un autre endroit, à Vriezen, là ce fut très dur ; c'était une usine de guerre qui fabriquait de gros obus. Il fallait les manipuler brut, sans gants, avec les bavures, car ces pièces arrivaient tout droit de la fonderie pour être usinées. » *H. Salingue.*

– Isidore Vauloup, du VI F, appartient au Kommando 114 qui travaille dans une fonderie d'Oberhausen. Là, de 6 à 14 h ou de 14 à 22 h, il décharge, avec des ouvriers allemands (un civil pour deux prisonniers) de la chaux vive pour alimenter les convertisseurs. Les 500 P.G. parcourent en train les 3 km qui séparent l'usine de leur logement. Dans ce bâtiment en demi-cercle – ceinturé de barbelés non électrifiés – ils disposent de douches et d'eau chaude.

– « Le Kommando 20 517 GW travaillait à Kematen (Autriche) à l'usine Messerschmidt. Nous étions salariés et bien traités. Au moment de l'enregistrement des P.G., le directeur de l'usine interpella, en français, l'un des nôtres : « Cazenave, c'est pas possible ». Les deux hommes avaient skié ensemble en France. Le directeur promit à R. Cazenave de lui donner, aux premières neiges, un équipement de skieur et cette promesse fut tenue.

Nous n'avons jamais eu de barbelés autour du camp. L'usine étant toute proche, nous nous y rendions en groupe. J'y travaillais de nuit une semaine sur deux. Nous prenions notre repas avec le personnel civil et notre menu était le même. » *D. Bouvet.*

– « Début août 1940, je me trouvais en Kommando dépendant du camp de Sagan (stalag VIII C) en Basse-Silésie, plus précisément dans un bourg (Pogarell) du district de Brieg, voisin de la Pologne. J'étais dans une ferme, ainsi que deux autres P.G. cultivateurs arrivés un mois avant. Il s'agissait d'une exploitation de plaine assez importante : culture de céréales (blé, avoine), de betteraves à sucre, avec prairies artificielles, pommes de terre (sur 9 à 10 ha), élevage de vaches laitières constamment à l'étable et de veaux, ainsi que de porcs ; à l'écurie deux chevaux hongres (de race polonaise) vifs et puissants. Pour le personnel, en plus du patron, de la patronne, de leurs trois jeunes enfants et des parents du patron (vivant dans une maison indépendante)... les « employés » : un charretier, un vacher, une jeune bonne (de Berlin, effectuant son année de service obligatoire), et, en cas de corvée, des journaliers (toujours des femmes).

Exposé sans doute bien long, mais qui prouve que je n'étais pas « tombé » dans n'importe quelle exploitation. Et je ne parle pas des bâtiments, ni du matériel : tracteur, machine à battre fixe, autoclave et silo à pommes de terre, silos-fosses pour pulpe et feuilles de betteraves à sucre. Le soir de mon arrivée, j'ai mangé à moi seul plus de la moitié d'un grand plat de purée. Mais, souffrant de dysenterie, mon organisme se vidait fréquemment surtout les premiers jours. Petit à petit, les choses rentrèrent dans l'ordre grâce à une alimentation correcte et à une certaine potion donnée par la mère du patron.

Et le travail dans tout cela ! Aussitôt après le petit déjeuner, première tâche pour le charretier et les trois P.G., ramasser une charretée de luzerne et de graminées pour la nourriture du bétail qui restait constamment dans les logements. Très peu de foin (un seul pré, pas très grand).

Puis, en août, la moisson (avec moissonneuse-lieuse) et ses divers travaux ; il y eut l'arrachage des betteraves fourragères et des betteraves à sucre, la récolte des pommes de terre... (travail qui me parut le plus pénible)...

Je n'étais pas spécialiste des travaux de la ferme, mais je m'en tirais pas trop mal. D'ailleurs, on ne me demanda jamais de faucher, de traire, d'harnacher les chevaux... Par contre, pendant les dernières semaines de ce « séjour », je devins « l'homme des cochons » : cuisson des pommes de terre dans l'autoclave, les écraser et les mélanger à la farine, voire à des « balles » de blé – distribuer la nourriture – nettoyer les cases au jet d'eau etc... ces tâches n'eurent plus de secret pour moi.

Dans les travaux, nous ne fûmes jamais bousculés (le père du patron était un ancien de 14-18 pas rancunier). Un coiffeur civil venait nous couper les cheveux à la ferme ; nos chaussures étaient réparées par les soins de nos employeurs ; après le repas du midi, nous pouvions nous raser dans le local du vacher (jeune Allemand, tout heureux lorsque nous lui donnions quelques cigarettes). » *H. Fouyer.*

2. L'attitude face au travail

Elle a varié selon les activités imposées aux P.G. et selon les rapports entre patrons et employés.

a) Les sabotages

En général, s'il est seul dans une exploitation agricole, le prisonnier, souvent lui-même d'origine paysanne, effectue son travail très correctement, mais ailleurs...

– « Dans l'usine de planeurs à Spittal, de temps en temps, on cassait un bois et le temps de collage faisait perdre une aile ou un caisson de planeurs mais il fallait le faire « proprement » pour ne pas se faire accuser de sabotage. » *R. Lechappelain.*

– « Nous avions dans le chantier une entreprise nommée Neue Bauer qui réunissait le résidu du Kommando, c'est-à-dire, tous ceux qui se faisaient virer des entreprises. L'installation des conduites d'eau a dû causer pas mal d'ennuis à la population : on laissait tomber sur ces canalisations en grès, qui reposaient dans des tranchées profondes de plusieurs mètres, des pierres du trottoir et on rebouchait aussitôt. Une sorte de résistance. » *H. Salingue.*

Employé à faire des culasses dans une usine d'armement à Bad Oeynhausen, R. Papin sabote son tour. Il est condamné à mort, sentence exécutoire à la fin de la guerre.

Le 22 juillet 1943, J. Brillet est arrêté par la Gestapo pour vol à l'usine Deutsches Niles Werke. Interrogé sans violence à la prison d'Alt Moabit, l'accusé reconnaît avoir subtilisé cette courroie de machine pour faire des semelles, évitant ainsi le crime de sabotage. Il est condamné à 18 mois de forteresse à Brandenburg sur Havel. Heureuse surprise, c'est une prison modèle avec chauffage et draps ; il y recevra la visite d'un envoyé de la mission Scapini.

b) Les sous-officiers réfractaires

Quand les sous-officiers ont connaissance de l'article 27 de la Convention de Genève qui indique qu'ils ne peuvent être astreints au travail, ces hommes, en majorité, demandent l'application du texte.

Ainsi Louis Arnould et ses camarades, conduits dans une usine de munitions, refusent de travailler : « Keine Arbeit, Keine Essen » – « pas de travail, pas de repas ». Le feldwebel leur fait humer la soupe puis renvoie les baquets à la cuisine et les réfractaires passent la journée à jeun.

Dubourg le 19 Octobre 1941
Chers Parents, c'est par un drôle de hasard que
je vous envoie cette lettre, je profite qu'un soldat de
Dubourg le pays même ou je suis, qui est en occupation
à Hers est arrivé en permission pour 14 jours, aussitôt
que j'ai appris cela par le camarade qui travaillait chez
lui, j'en ai profité pour l'arrêter sur la route et lui
demander si il pourrait me faire cette commission
il m'a dit que oui, il est infirmier à l'hôpital Bolinsson
à Hers et il me dit qu'il était bien à Hers.
Maintenant je vais vous raconter un peu ma ^{propre} ~~récente~~
généralité. J'étais à 150 km et j'ai été pris en Belgique
sur la Meuse entre Namur et Dinant le 14 Mai et j'ai
suis tiré sans mal, mais beaucoup de mes camarades y
sont restés, nous avons marché trois jours jusqu'à Vith
sans véritablement, heureusement que les Belges ont été
bons pour nous. Le Vith nous sommes restés une journée
et nous sommes repartis pour Lembourg dans le centre de
L'Allemagne pour trois jours et nous avons remarqué pour
Schiltberg Pologne, j'y suis arrivé le 23 Mai et j'ai presque un
mois sans travailler, ça j'ai surtout souffert de la faim, un
peu de soif le midi et un bout de pain le soir, dès que la
a demandé des volontaires pour le travail j'y ai été, nous

sommes repartis le 30 le 17 juin pour Paris ou j'y suis resté 6 mois
la j'ai souffert de la faim surtout les premiers mois car il fallait
travailler dur à la terrasse et pas beaucoup à manger, vers
le mois d'Octobre nous avons été mieux nous avons eu la
soif le midi et le soir mais pour le travail ça n'était pas
intéressant toujours dans des grands chantiers et une sentinelle
derrière soi pour ne pas être en contact avec les polonais, et
l'hiver a été dur, mais il n'y avait pas froid la nuit dans
le dortoir car les murs étaient assez épais. Nous sommes repartis
de Paris le 6 Juin pour Valenciennes ou j'y suis
resté 13 jours ça c'était encore la crève horriblement que j'ai
ni suis pas resté longtemps. J'ai repartis le 25 le 12
Juin pour remplacer les Flamands belges libérés. On a
débarqué à ~~Paris~~ Luchover une gare à 6 mil. d'ici ou
l'on a été repartis en 30 ou 40 Normands différents
c'était comme à la gare et de la nous sommes partis le
pour Luchover ou j'y suis le lendemain nous avons été au
travail et j'ai commencé à faire le laitier le jour même
la paponne est venue avec moi 8 jours pour me faire connaître
les numéros des tickets pour la remise une fois écarter pour le
moment je suis ma tournée vers le midi ensuite je suis le
boulot de la ferme maintenant le travail se tire, les pommes
de terre sont finies il y en a plus de 300 barattes et le veigh va
être fini cette semaine il ne va plus rester que les

lettre avec cela on aller vite, maintenant mais je me trouve
meine ici qui a soven surtout pour la navigation et la liberté
pour la navigation c'est la même chose que pour eux c'est du
cochon et des femme de terre du graner au 31 Décembre, il y
en a son content je fais encore 5 raps par jour parde gain le
midi ni le soir, ni a faire, comme boisson c'est une espece
de cafe qui ne est pas fameuse cela ne vaut pas boire de
chez nous, comme liberté la journée je suis complètement
libre il ni a que le soir qu'il faut rentrer pour faire la
et coucher, la raponne a 3 ans et la belle mere 60. la femme
travaillé dur par ici, je suis dans une commune de 350
habitants dans le nord de l'Allemagne entre Hambourg et Breime, la
petite ville la plus proche est Salzwedel et il, la campagne par ici
est bien plus peuplée qu'en France, j'ai recu un colis de la
mois rouge. cette semaine cela fait le 2^{em} et de beaux colis cela
fait plaisir d'avoir quelque chose du pays cela change un peu
de l'ordinaire sur la prochaine lettre vous me direz si
vous avez recu la lettre du 19 alors je comprendrait et la
libération vat-elle venir un jour cela fera 4 ans demain
que je suis parti cela commence a faire long, il y a des jours
que je ne pense pas mais il y en a d'autres que j'ai un
arbit de cafard, enfin je vous tâche d'obtenir la fin car pour
s'arrêter ce n'est pas facile de réussir, je fais laisser la lettre

chez M^le Guizon vous lui donnez les détails ainsi qu'a tout
le monde du village et je vous arrive car il ne faut
abusé de la longueur. Chers Parents Sire et seur
je quite en vous embrassant tous bien fort
Votre fils et frere qui pense a vous
Louis
Je mets une photo de prisonnier de Sosen
conservez la car je n'ai que celle ci
bien le bonjour chez M^le Onfay et Andress

– « Il y a aussi « la pelote » : courez, couchez, courez, couchez « on choisissait, pour nous faire coucher, les flaques d'eau. Parfois on commandait la « marche en canard ». Au cours de ces séances épuisantes, les coups de crosse tombaient facilement. » *R. Dauphin*.

Mais peu à peu, les réfractaires réussissent à faire respecter leurs droits. G. Guilloir qui, à partir du 8 juillet 1940, a travaillé pieds nus dans la boue des canaux de drainage du Spree-walde, réintègre le 9 août 1941 le III C et devient interprète (dans la première lettre à sa famille, il avait demandé des bottes et des livres d'allemand), puis homme de confiance. R. Portier va faire le nettoyage des bureaux et F. Corvée va quitter le VI C pour l'Oflag VI D où il est chargé de l'entretien des locaux occupés par les officiers.

c) *Les transformés*

Quand, en 1943, il est proposé aux P.G. de devenir des travailleurs civils en Allemagne, cette « transformation » qui présente des avantages : une certaine liberté, l'éventualité d'un congé en France, et des inconvénients – perte de la protection militaire et de la Convention de Genève, suppression des colis américains et de la Croix-Rouge – perturbe les esprits. La transformation fait l'objet d'une intense propagande allemande car elle « libère » des gardiens qui deviennent alors disponibles pour le Front russe. En tant qu'homme de confiance, G. Guilloir s'efforce de dissuader les hésitants. Mais la question ne s'est pas posée pour les hommes des Kommandos de Berlin, car ils ont été transformés d'office. À cette occasion, J. Brillet a reçu, comme ses camarades, un costume civil, « le costume Pétain ».

Dans les Kommandos où la transformation a été laissée au choix des hommes, l'acceptation ou le refus du statut a entraîné la séparation des militaires et des nouveaux civils. Ainsi G. Rousseau a dû changer de patron.

3. *Les activités « libres » du corps et de l'esprit*

a) *La recherche de nourriture*

Ce fut un souci constant pour les P.G. mais après les premiers temps de la capture et du transfert où l'alimentation a été notoirement insuffisante, les hommes se sont « organisés ». Et c'est cette recherche commune, cette communion qui est la marque la plus symbolique de la solidarité indéfectible qui s'est créée entre les P.G.

– « Au début, nous prenions de la viande pour nos besoins personnels, mais rapidement nous avons augmenté la cadence.

Nous sortions des valises ou sacs pleins de viande, saucissons ou graisse de porc pour faire des frites. Nous avions une clé de la porte extérieure. Quelquefois nous donnions rendez-vous aux camarades destinataires de ces paquets dans la rue à proximité de cette porte. Souvent nous portions à domicile pour les camarades qui ne pouvaient sortir. La viande était uniquement bœuf, filet ou faux-filet, et porc, filet désossé, en sorte les meilleurs morceaux. Les destinataires étaient surtout la Drat-Muller où nous avions beaucoup d'amis, en particulier M. Georges Ruet, l'homme de confiance.

Ce ravitaillement, nous l'avons fait de longs mois car les camarades manquaient de nourriture tous les jours. J'avais, pour pouvoir dérober certains produits, la complicité de Caroline, une petite Yougoslave qui était responsable du local où étaient entreposés les saucissons ; sur un signe de la main que je lui faisais, elle ouvrait le verrou d'une petite fenêtre qui nous permettait de rentrer dans cette réserve le soir, et de faire une ponction. C'était le samedi soir que nous sortions le plus de marchandises. Je m'étonne encore que les camarades aient pu faire cuire cette viande sans être inquiétés.

Des camarades serruriers nous avaient confectionné des clés, ce qui nous permettait, ayant notre local à l'intérieur de l'usine, de rentrer dans une grande partie des frigos. Nous nous déplaçons sur les toits en faisant des acrobaties sur les gouttières (il y avait plein d'accrocs à mon pantalon). S'étant rendu compte que nous accédions aux toits par un escalier extérieur, le patron fit mettre un grillage sur cet escalier, nous avons trouvé la parade immédiatement : l'ouvrier allemand qui fit ce travail fut prié, moyennant quelques saucissons, de défixer une marche de l'escalier qui nous ouvrait de nouveau le passage de sortie. Nous ressemblions à des fauves rentrant dans leur cage. Le patron fit également ériger un barrage en lattes et fil de fer barbelé très flexible, avec une porte au centre fermée à clé pour nous empêcher de circuler dans la cour de l'usine en dehors des heures de travail. Quinze jours plus tard, j'avais une clé de cette porte ! » *M. Platevoët*.

– « Si bien que, pour certains, à la fin, nous mangions mieux que les Allemands. » *L. Arnould*.

Ce ne fut pas le cas pour tous, particulièrement pour les P.G. des Oflag, totalement isolés à l'intérieur de leurs camps et qui ne reçurent pratiquement plus de colis après le 6 juin 1944.

b) *Les autres occupations dans les Stalags*

– « Pendant un certain temps, dans nos baraques les occupations consistaient surtout à ranger et classer tout ce qui avait été « abandonné ». Au réveil et dans la journée quelques « visites » d'un sous-officier allemand ou même d'un simple soldat. Nous jouissions donc, à cette époque, et dans notre bloc, d'une liberté relative qui devait prendre fin.

Parmi les P.G., un ébéniste sculpteur, amputé de 2 doigts (accident du travail) venait dans la journée, profitant d'une place plus grande, faire de petits objets (des cadres notamment). Il avait exécuté une croix pour la chapelle.

À propos d'amputations, il y eut un certain temps, un jeune (classe 40) dont tous les orteils avaient été gelés et qui marchait péniblement sur ses moignons de pieds. Il fut libéré.

Le dimanche, jour de repos pour les différents services, il y avait dans la matinée un office dans la baraque-chapelle. Le curé d'une paroisse de Görlitz avait été nommé Aumônier des prisonniers du VIII A, parmi lesquels se trouvaient 120 prêtres, religieux et séminaristes (certains en Kommando).

L'après-midi, au beau temps, on se donnait rendez-vous au terrain de sports (football, rugby, basket-ball et autres activités). Il y avait le champion de France militaire du lancer du marteau ainsi que des footballeurs de talent dont plusieurs professionnels.

La troupe théâtrale donnait parfois une séance devant les autorités militaires du camp.

La salle était alors trop petite. Il fallait aux acteurs beaucoup d'ingéniosité pour jouer des rôles féminins.

Il ne faut pas oublier l'orchestre et ses concerts. Le chef avait composé une « Marche du Stalag VIII A ». Le célèbre musicien Olivier Messiaen, alors prisonnier, fit jouer pour la première fois une de ses œuvres composée au camp. J'étais présent à ce « Quatuor pour la fin du temps ». *H. Fouyer.*



Exposition au stalag VIII A. Coll. H. Fouyer.

c) Les autres occupations dans les Oflags

Les officiers n'ayant aucune contrainte de travail ne sortent pas des Oflags. Il leur a fallu très vite créer des activités culturelles et sportives pour meubler les longues journées de ce monde clos.

– « Dans l'Oflag XVII A, il y a toute la hiérarchie universitaire. Des cours sont organisés afin que les ordonnances venues de Krems ou de Kaisersteinbruch passent leur certificat d'études.

Des conférences sur la Révolution Nationale entraînent de vives discussions. Un théâtre de verdure est aménagé pour justifier les bouleversements de terrain causé par le creusement d'un souterrain par où s'évadent en septembre 1943, 140 prisonniers (3 seulement ne furent pas repris). Enfin avec mille ruses et des trésors d'imagination, de création et de dissimulation, un film de 50 minutes est tourné. « Sous le manteau » est un témoignage unique sur la vie d'un Oflag. » *R. Nicolas.*

– « Les Allemands ne voulaient pas que les prêtres fassent du ministère et de l'apostolat. Ils ont donc regroupé les ecclésiastiques dans un camp avec l'évêque. Mais, avec 17 autres curés, je me suis déclaré professeur et nous sommes restés à l'Oflag II D – II B où nous avons pu ensuite, sans difficulté, célébrer la messe (...).

On nous laissait libre de nos activités à l'intérieur du camp. C'est ainsi qu'en 1944, j'ai dirigé la Messe du Couronnement de Mozart avec un orchestre et une chorale de 120 exécutants (40 musiciens et 80 chanteurs). Les instruments avaient été achetés en Allemagne et on avait fait venir de Paris, une partition directrice (édition Durand) : j'ai copié, installé entre les lits, des milliers de notes.

Les Allemands venaient assister aux répétitions : « Schön ! prima ! » Et les camarades me demandaient de prolonger ces séances parce que, pendant ce temps-là, ils creusaient des tunnels.

Mais diriger la Messe du Couronnement un quinze août ! Je n'étais pas captif, j'avais l'impression d'être en France. » *P. Flament.*



*Au cimetière du VIII A, aumônier P.G. officiant au cours de l'inhumation d'un camarade.
Coll. H. Fouyer.*

D – Les prisonniers et les autres

1. Les relations avec les Allemands

a) Avec les gardiens

– « Les rapports avec l'armée étaient dans l'ensemble, corrects. Certes, il y a eu des exactions, des punitions stupides (nous faire rester plus de deux heures au garde-à-vous sous le prétexte que le général Giraud s'était évadé). Il y a eu des violences, des vexations venant d'imbéciles comme on en voit dans toutes les armées du monde mais il faut dire aussi que les Français sont difficiles à mener et que toutes les occasions de faire des rosseries étaient mises à profit. Par contre, l'armée prenait fait et cause pour nous et nous protégeait ouvertement contre les sévices des nazis. » *R. Dauphin.*

– « Après un incident, ma patronne appela mes gardiens en me traitant de bon à rien. Les gardiens me défendirent, lui disant que pendant plus d'un an elle avait été très satisfaite de ce Français, qu'ils ne voulaient pas croire à ses histoires et l'un me dit « ne t'inquiète pas, demain je vais te trouver un autre emploi dans ta profession ».

Ce qu'il fit. Ce gardien était adjudant d'origine polonaise, blessé au combat en Russie, ce qui lui valait ce temps de repos à garder des prisonniers. » *M. Platevoët.*

– « Un des officiers, agrégé d'allemand, avait été désigné comme interprète. Quant à nous, on nous avait demandé de ne pas parler cette langue. Nous avons appris la première règle de la Méthode Assimil : « Ya, der tee ist gut », c'est-à-dire : « Oui, le thé est bon » et, quelle que soit la question posée, on se mettait au garde-à-vous devant l'officier et on lui répondait : « Ya, der tee ist gut. » *P. Flament.*

– « Les sentinelles étaient braves, des hommes en général âgés de 40 ans. Il nous est arrivé de leur faire des farces. Un jour que l'armée avait remporté des victoires, les Allemands, y compris nos sentinelles, avaient fêté l'événement. Alors, les gardiens furent désarmés, mis dans le rang et nous rentrâmes au camp dans un ordre parfait. Nous ne revîmes jamais nos sentinelles. » *D. Bouvet.*

b) Avec les civils

– « Hors du Stalag, les rapports avec la population civile, hommes et femmes furent assez difficiles dans les premiers temps. Difficultés inhérentes au langage, à la peur : les femmes croyaient que nous étions des voyous, des violeurs et des voleurs.

Par ailleurs la population civile ne devait pas, sauf pour le travail, entrer en contact avec nous et, bien entendu, des sanctions extrêmement sévères étaient prises envers les femmes et les P.G. qui avaient des relations intimes. La peur était réelle, les civils qui savaient que les P.G. avaient faim n'osaient pas donner une tartine : ils attiraient notre attention et la déposaient sur un banc ou un bout de table en ayant soin de ne pas se faire voir.

Par contre, à la campagne, les Français étaient bien considérés. Dans les fermes où étaient prisonniers français et polonais, les chevaux, voire les clés de la maison, étaient confiés au Français.

Très vite, sauf exceptions, les Allemands nous considérèrent bien, mieux certainement que nous ne les considérions, ce qui est normal, compte tenu que nous étions là par la force et que nos souhaits étaient qu'ils soient vaincus. » *R. Dauphin.*

– « Ce patron nous faisait écouter la radio anglaise, il nous appelait en disant « ici Lon, ici Lon, ici Londres ». Bien que ce fut interdit, il nous faisait manger à sa table, c'est dans cette maison que j'ai commencé à parler l'allemand. Ils étaient bavards et aimaient m'interroger sur beaucoup de sujets ; avec le Polonais, nous échangeions aussi en allemand. Je me souviens que le jour du mariage du fils, le père nous fit cadeau à chacun d'une bouteille de vin. Ce que nous apprécions beaucoup dans cette maison, c'était de pouvoir prendre une douche le dimanche matin, de trouver nos chemises propres ainsi que le peu de linge que nous avions. Nous restions pour le repas qui était très copieux le dimanche midi mais nous étions prisonniers de guerre avant tout, ce qui voulait dire solidarité envers nos camarades, et presque tous les soirs au retour au Kommando nous emportions viande et saucisson, pas assez hélas pour ceux qui manquaient de nourriture, et ils étaient nombreux ! Nous transportions ces morceaux, dans nos pantalons, accrochés à la ceinture ou dans les tiges des bottes en caoutchouc, le plus souvent c'était des bavettes de bœuf, morceau long et plat.

Le patron était un grand fumeur, de temps en temps je lui fournissais des cigarettes, il fallait être beau joueur. » *M. Platevoët.*

Une mention spéciale doit être faite pour les religieuses qui, dans les hôpitaux, ont réconforté les malades et, qui ailleurs, ont souvent aidé les évadés en leur fournissant de la nourriture.

2. Avec les autres prisonniers

– « Au cours de mon bref séjour au VIII C, je n'ai vu que des P.G. français. Au VIII A (fin 40, début 41) il y avait des Français et des Belges. L'entente était parfaite.

Il y eut des Serbes, vite partis au travail à l'extérieur. Quand l'Allemagne eut attaqué la Russie et fait de nombreux prisonniers, certains convois arrivèrent. Les Russes étaient isolés, parqués, sans aucun contact extérieur. Déjà très mal en point à l'arrivée, sans soins, très mal nourris, il y eut de nombreux décès. Les corps étaient jetés nus, dans une fosse commune et recouverts d'une couche de chaux. (Renseignements donnés par deux camarades qui avaient été requis pour cette macabre besogne.)

Nos gardiens se donnaient bonne conscience en disant : « Russes, pas des hommes ; Russes, des bêtes. » Cette attitude varia un peu par la suite, avec les événements. Mais les Russes se vengèrent, souvent terriblement.

Je n'ai vu aucun prisonnier britannique, sauf après la capitulation allemande. Quant aux Italiens, à une époque il y en eut un (un seul) dans notre Kommando ; il nous faisait comprendre qu'il était fier d'avoir appartenu à l'armée de Badoglio. » *H. Fouyer.*

3. Délits et punitions

a) Un conflit entre prisonnier et gardien

– « En octobre 1943, suite à une altercation et une bagarre avec un gardien du Kommando, j'ai été renvoyé au Stalag II B où j'ai été jugé et condamné à 27 mois de prison.

J'ai donc été conduit au Stalag disciplinaire de Thorn en Pologne. Là, nous creusions des trous pour un parc à munitions. Les sentinelles étaient constamment changées : un jour c'était la Wehrmacht, le lendemain, une compagnie de S.S.

En janvier 1945, nous avons été emmenés en Saxe dans une mine de chaux en vue d'aménagements destinés à l'édification d'une usine souterraine. » *A. Levêque.*

b) Des conversations interdites

– « Ouvrier d'entretien à B.M.W. à Munich, j'ai installé des lavabos et des miroirs dans les bureaux de l'usine. Là, j'ai parlé longuement avec une secrétaire qui était seule. J'ai été vu et la Gestapo est venue me chercher. J'ai passé devant le Conseil de guerre : la femme était présente à l'audience. Après ma condamnation à trois ans de prison pour relations interdites, une sentinelle m'a dit que la Gestapo, pour faire avouer la femme, lui avait mis les doigts dans une presse à caoutchouc. À la vue du sang qui sortait de ses doigts, la femme avait parlé. Je partis donc le 22 mars 1944 pour la prison-forteresse de Graudenz, en Pologne.

Douze jours après, j'étais en Kommando à Koenigsdorf, à 5 km à l'Est de Marienburg, dans une usine d'aviation « Focke Wulf ». Le 9 avril 1944, l'usine a été détruite par un violent bombardement qui a aussi tué 335 membres du personnel mais pas un seul P.G. bien que 5 bombes soient tombées sur notre camp.

La solidarité entre prisonniers était grande, que ce soit pour la nourriture, la maladie, le travail car certains étaient très faibles : en décembre 1944, on nous a pesé. Un camarade faisait 38 kg, moi 44 soit 35 kg perdus depuis mon arrivée. » *M. Patoux.*

c) Les tentatives d'évasion

– « Malgré des conditions de vie convenables : un travail léger d'usinage de pièces dans une petite usine comptant, outre le couple de patrons, 5 ouvriers allemands et 2 P.G., je trouve le temps long. Aussi, avec un jeune de mon âge, on décide de partir. » F. Georget établit alors, lentement, des relations de confiance avec un des ouvriers. Ce communiste allemand lui fournit 2 billets de chemin de fer et des habits civils. Pour ne pas causer de problème à sa patronne qui lui avait offert une paire de chaussettes aux deux Noël 1940 et 1941, F. Georget part, du Kommando, en trompant les vétérans. Dans un bois, les deux camarades changent de vêtements puis prennent le train pour Cologne. Là, ils changent de train en direction de Trèves. Mais des agents de la Gestapo les ont remarqué sur le quai et, dans le train, leur demandent leurs papiers. F. Georget sort un magnifique ordre de mission : une entreprise allemande les envoie faire des travaux d'électrification en France. (Ce papier avait été envoyé, du Maroc, dans une boîte de biscuits, par des amis de l'autre P.G.) Malheureusement, ce document était périmé !

Les deux évadés sont menés dans un camp de transit de tous les P.G. évadés puis renvoyés au bout de trois semaines dans leur Stalag mais ils changent de Kommando : F. Georget va travailler dans un laminoir.

– « Relevant du Stalag V C, je suis parti dans un petit Kommando d'une quinzaine de prisonniers répartis dans les fermes. N'étant pas satisfait de mon sort, je décide de m'évader en passant par la Forêt Noire. Cette évasion coïncidait avec celle du Général Giraud (17 avril 1942). Je n'ai pas eu la même chance que lui car j'ai été repris une semaine plus tard dans un petit bois sur la ligne Siegfried.

Pendant un mois j'ai été parqué dans une écurie avec 110 ou 120 autres évadés repris. Notre nourriture quotidienne ; une patate et un quart d'eau.

Après huit jours de transport dans un wagon à bestiaux contenant 65 à 70 hommes, j'arrive le 1^{er} juin 1942 à Rawa-Ruska.

Je passe un mois dans ce camp où, pour subvenir aux besoins de plus de 10 000 hommes, un seul robinet fournit de l'eau une ou deux heures par jour. » *B. Henry*.

Il est ensuite envoyé, via Tarnopol, à Zloczow. La quinzaine de P.G. du Kommando travaille, pendant la journée, dans une grande ferme et rentre le soir à la citadelle. Celle-ci est située en haut d'une côte. Pour aménager la cour de la forteresse les P.G. vont chercher des pierres dans une carrière en contrebas et aplanissent la cour en tirant un énorme rouleau : c'est un effort extrême pour ces 15 hommes affaiblis par la faim (pour survivre, ils ont mangé, sans sel, un chat déjà mort).

À part ces exercices épuisants, il n'y a pas de brimades directes à l'égard des P.G. mais ceux-ci ne sont pas les seuls captifs de Zloczow. Tous les matins, les P.G. voient une colonne de Juifs quitter la citadelle. Ils entendent ensuite, provenant d'une carrière autre que celle où ils vont, le bruit de la fusillade.

– « En allant vider leur tinette, des Juifs ont tenté de fuir. Ils ont été tous abattus au fusil sauf un qui a été ramené pour être tué d'un coup de schlague qui lui a fendu le crâne.

Un jour, devant les P.G. réunis dans la cour, un jeune docteur juif a dû creuser sa fosse puis s'agenouiller pour être assassiné d'une balle de revolver. Un autre a été massacré à coups de pieds. Ces visions d'horreur ont duré 4 mois. » *B. Henry*.

E – Les prisonniers et le monde

1. Les contacts avec la France

a) Les lettres et colis

– « Au camp, dans les débuts de la captivité, nous avons rempli une carte pour la Croix-Rouge à l'intention de la famille. Nous avons eu droit à l'échange de courrier : 2 lettres, 2 cartes (avec la partie réponse) par mois et des étiquettes colis (au même rythme, je pense).

En ce qui me concerne, j'ai reçu le premier colis en octobre 40 ; j'étais en Kommando, il fut le bienvenu : il contenait notamment un tricot ; en Silésie, il ne faisait déjà pas chaud.

Dans mon second Kommando, un camarade recevait parfois des noix dont une (ou deux) contenait un message écrit très fin sur du papier léger. L'épouse se montrait très habile : il lui fallait ouvrir la noix sans la détériorer, la vider, placer le message, recoller ensemble les deux coquilles en conservant au tout un air très naturel et du même poids (et sans marque extérieure).

Personnellement, et sur ma demande, à plusieurs reprises, j'ai reçu des livres dont profitaient les camarades du Kommando. Mais ils devaient d'abord être agréés par la censure. Certains ne me sont jamais parvenus, peut-être intéressaient-ils un de ces messieurs les censeurs ou bien il s'agissait d'auteurs anglais, exécrés des Allemands (c'est ainsi que « la Mousson », envoyée par M^{me} l'Inspectrice de l'enseignement primaire, ne me fut pas remis).

Nous constatons l'intervention de la Croix-Rouge par les colis que nous en recevions et qui contenaient des denrées qu'on ne trouvait pas forcément dans les colis familiaux.

En ce qui concerne les journaux, ceux venant de France dans les colis (entiers ou quelques pages seules) étaient confisqués d'office.

Le « Trait d'Union », journal officiel à la solde totale des Allemands, paraissait dans tous les stalags.

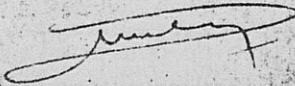
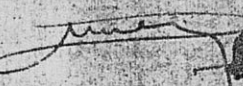

Le « Lumignon » était rédigé par une équipe du VIII A, à mon avis, d'un esprit fortement collaborationniste. De toutes façons, le papier hygiénique faisant défaut, ces « feuilles » avaient souvent une fin plutôt « terre à terre ». *H. Fouyer*.

b) Les visites de la Mission Scapini

Le député Georges Scapini, aveugle de la guerre 1914-1918, dirigeait le Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre. Un des services de cette « Ambassade Scapini », la Délégation de Berlin, avait pour mission d'inspecter les camps et Kommandos, de veiller à l'application de la Convention de Genève et d'obtenir l'amélioration des conditions de vie des P.G. Ceux-ci jugèrent bien insuffisante l'action de cette Mission.

Ainsi L. Arnould et les sous-officiers du VIII A ne reçurent pas l'appui qu'ils escomptaient des délégués. Ceux-ci leur conseillèrent, pour favoriser d'éventuelles libérations, de ne pas refuser le travail. Les réfractaires se sentirent lâchés par le gouvernement de Vichy.

– « Quand j'ai demandé à l'envoyé de la mission Scapini, si, comme le disaient les sentinelles, il était obligatoire de devenir civil, le délégué m'a dit que ce n'était pas obligatoire mais que c'était notre intérêt et notre devoir. Je lui ai alors répondu : « Mon devoir, je le fais depuis le 3 novembre 1938, je suis venu militaire, je resterai militaire. » *R. Lechappelain*.

<p>Nom : <i>Dumouchy</i> Prénoms : <i>André</i> N° matricule : <i>4013-C-29</i> Date de naissance : <i>13 Décembre 1919</i> Signalement :</p> <p>Signature du Commandant de l'Unité établissant la carte et cachet :</p> 	<p>AFFECTATIONS SUCCESSIVES ET DATE D'AFFECTATION.</p> <p><i>1^{er} Depot ci. Disponible 21 Mai 1930</i></p> <p><i>Faux papier qui a permis comme Marin</i></p>	<p>SIGNATURE des COMMANDANTS D'UNITÉS.</p> 
<p>SPECIALITE ET GRADES SUCCESSIFS</p> <p><i>1^{er} M. chauffeur.</i> du du du du</p> 		

Fausse carte de marin. Coll. A. Dumouchy.

2. Les retours en France

a) Légaux

– « J'ai été libéré par la Mission Scapini comme soutien de famille, étant l'aîné de 7 enfants. Je revins donc au Stalag. Là, est restée gravée dans ma mémoire la cérémonie du 14 juillet 1941. La messe fut célébrée par un prêtre P.G. Tous les P.G. alors au camp s'y rendirent en rang, dans un ordre parfait et quand l'orchestre attaqua la Marseillaise, les sentinelles présentèrent les armes et des larmes coulèrent sur beaucoup de visages. J'en tremble encore d'émotion.

Partis le 18 juillet de Kustrin, nous arrivâmes le 21 à Châlons. Nous occupions, avec nos fidèles gardiens le wagon 14941, 3^e classe. Le voyage fut long mais assez bon, avec, dans certaines gares, l'accueil et la soupe des infirmières de la Croix-Rouge allemande... L'attitude des Français à notre égard n'était pas très favorable. Certains avaient encore un membre de leur famille en Allemagne, ils acceptaient mal notre faveur. » *H. Salingue.*

b) Les retours semi-légaux

– En 1941, les Allemands libèrent les combattants de 1914-1918. R. Portier, né en 1909 !, se fait pousser barbe et moustache et se fabrique un faux certificat de soldat, engagé volontaire ; il mentionne une action en Champagne, région dont il est originaire. Le fait que R. Portier soit passé de 71 à 47 kg a dû masquer l'extrême jeunesse de cet « ancien » de la Première Guerre mondiale.

– « Fin 1941, il est annoncé qu'un convoi de malades et de marins va rentrer en France. « Un certificat, authentifié par un tampon sec « Marine du Havre » me qualifie de « Quartier-maître chauffeur ». J'apprends une leçon de marine et je passe la visite. J'en sors avec un papier bleu alors que d'autres en ont un rouge. Huit jours se passent dans l'expectative puis, le 15 décembre 1941, on nous fait quitter Berlin par le train.

Avec mon camarade Victor Drice, nous passons par la Suisse. À la descente sur le quai du poste frontière, le haut-parleur annonce : « Il y a, dans ce train, comme à l'habitude, des camarades rentrant avec des faux papiers. Alors, les vrais malades et les vrais marins à droite, les autres à gauche. » Tout le monde se dirige vers la droite mais il a fallu comprendre et bientôt nous nous trouvons 12 à gauche sur 806. La garde suisse nous a, alors, dirigé sur Grenoble où l'on a attendu, pendant un mois, d'autres faux papiers pour rentrer en Normandie. » *A. Demouchy.*

3. La connaissance des événements extérieurs

Au début, c'est surtout par l'intermédiaire des manifestations de joie des Allemands que les P.G. apprennent les « mauvaises » nouvelles. Mais, très vite, les camps et Kommandos ont leurs propres réseaux d'information. Les P.G. soit entendent la radio chez leurs patrons – mais il leur faudra passer l'obstacle de la langue –, soit écoutent clandestinement la B.B.C. sur des postes qu'ils ont obtenu de leurs gardiens en échange de paquets de cigarettes.

– « Dès que le poste était entre nos mains, il était déshabillé de tout son mobilier extérieur, réduit aux parties vitales et camouflé sous le parquet. Quand une bonne nouvelle nous parvenait, elle était communiquée aux Allemands par un message déposé dans la boîte où nous mettions notre courrier pour sa lecture par la censure. Si la nouvelle était sensationnelle, une instruction était transmise – en frappant une règle sur les radiateurs – d'étage en étage et de pavillon en pavillon. Et, alors qu'habituellement, le « Garde-à-vous », commandé à plusieurs milliers d'hommes en sabots se faisait dans un énorme chahut, ce jour-là, à l'appel, on n'entendait pas un mot et le « Garde-à-vous » était impeccable. » *P. Flament.*

– Le débarquement a été connu immédiatement. En 1944, P. Nézan maîtrise assez d'allemand pour comprendre le sens de l'annonce faite à 6 heures du matin à la radio de la ferme.

– À l'Est de la Vistule, à Koenigsdorf, « nous avons appris le débarquement le 6 juin, à 6 h 30, par un Kommando de ferme croisé sur la route. La nouvelle a créé une grande effervescence : nous l'avons dite à nos gardiens. Quelques jours après, le 12 juin, l'offensive des V 1 sur l'Angleterre leur a regonflé le moral. » *M. Patoux.*

– Wilhelm Scherer, patron de l'entreprise de déménagement d'Iserlohn, accueille ce matin-là Francis Georget : « Franz, vous allez bientôt être libéré. »

– « Vers midi, la patronne vint me trouver à l'étable avec un petit sourire, ce qui n'était pas son habitude. Elle me dit « Tu vas bientôt rentrer en France. Hitler va être obligé de se sauver. » *A. Gervais.*

– « En faisant le guet, nous écoutions la radio sur le poste de l'homme de confiance. On se demandait bien ce que les messages signifiaient. Lors du débarquement, le moral des Allemands a baissé. Certains nous plaignaient en pensant aux destructions en Normandie et en France mais d'autres ont dit que la guerre serait bientôt finie. » *R. Lechappelain.*



*L'Oflag II B bombardé.
Le bâtiment « réfectoire-poste » après le bombardement et la libération d'Arnswalde
par les troupes soviétiques. Coll. Abbé P. Flament.*

III. – La libération

A – Les bombardements

À partir de 1943, certains P.G. sont exposés aux bombardements : – « Quand les alertes retentissaient à l'usine B.M.W. de Berlin, les chefs disparaissaient vers les abris. Nous « achemions » les gardiens et nous faisons de la « perruque », c'est-à-dire que nous fabriquons des gamelles, des réchauds électriques que nous échangeons ensuite contre de la nourriture. » *C. Fayaubost.*

– « La ville d'Oberhausen est écrasée, le Kommando de l'usine anéanti après trois séries de bombardements mais la fonderie n'est pas touchée : elle appartient à des Américains. » *I. Vauloup.*

– « À Spittal, les avions sont venus six fois sur la gare. Un dimanche, ils ont mis un train militaire en feu dans la montagne. Nous sommes allés voir, à travers bois, sans nous montrer. Il y avait beaucoup de victimes. Ils fabriquaient les cercueils sur place et on entendait les jurons des gradés. C'était triste à voir mais nous avions quand même le sourire. » *R. Lechapelain.*

– O. Commauche a vu tomber sur Magdebourg des bombes au phosphore, des bombes soufflantes et des incendiaires.

B – La libération à l'Ouest

1. Sans trop de problèmes

– Le 28 avril 1945, à 11 h 05, G. Bouvet, homme de confiance de son Kommando, reçoit un coup de téléphone de l'Arbeitstraut d'Innsbruck : « Tous les Français qui veulent partir à Bregenz pour être rapatriés par la Suisse doivent se présenter à Innsbruck pour y retirer leur ordre de marche. »

Les cadres de l'usine Messerschmidt ajoutent : « Vous rendez vos outils puis vous partez. »

Le Kommando quitte Kematen le 29 avril pour rejoindre Évian le 30, via le Liechtenstein. » *G. Bouvet.*

– « Le 18 avril, des civils viennent piller les entrepôts bombardés de l'entreprise de déménagement d'Iserlohn. Le patron filme les voleurs mais nous invite à nous servir dans les réserves. Le lendemain, quand nous descendons à notre local au sous-sol, celui-ci est rempli de soldats allemands dont l'attitude est très malveillante : une fois encore, W. Scherer nous protège.

Puis les Américains arrivent et nous sommes rapatriés par camion. » *F. Georget.*

– « 4 mai 1945 : « *Compagnie de Spittal an der Drau. Note de service* : Les anciens prisonniers de guerre de la Compagnie de Spittal sont informés qu'à dater de ce jour, ils relèvent des autorités françaises.

Les consignes sont les suivantes :

Calme et discipline, le travail continue dans tous les Kommandos, tout acte de sabotage est formellement interdit et sera sévèrement réprimé. Dès l'arrivée des troupes d'occupation, des consignes seront données pour ce qu'il y aura à faire.

Le lieutenant commandant la Cie 3/9 10.

. Valgalier. »

« Le lieutenant Valgalier, qui était prêtre, nous a accompagné jusqu'à Marseille. Il a été très ému en recevant une gerbe à la descente du bateau. le lieutenant aurait pu être libéré beaucoup plus tôt mais il a toujours refusé disant qu'il repartirait en même temps que ceux avec qui il était venu.

– 5 mai : un ordre arrive de ne plus travailler, de rejoindre le Kommando et d'attendre.

– 6 et 7 mai : R.A.S. : nombreux raids de chasseurs.

– 8 mai : nous apprenons la signature de l'armistice à Reims. Nous attendons les Anglais toute la journée mais ils ne viennent pas.

– 9 mai : nous touchons un colis anglais. Des vivres et des médicaments sont parachutés sur le camp-hôpital de Spittal. Les Anglais commencent à faire, à notre grande satisfaction, un camp de prisonniers allemands à qui on adresse quelques quolibets, petite vengeance.

– 11 mai : premier départ pour la France des malades. Des vivres sont parachutés par conteneur et en vrac : on est écoeuré car les boîtes de conserve s'éventrent en tombant.

- 12 mai : les Anglais quittent Spittal, sauf quelques-uns restés pour garder les Allemands.
- 13 mai : R.A.S.
- 14 mai : second départ des malades.
- 15 mai : nous quittons Spittal à 9 heures. Chaque wagon arbore un drapeau tricolore fait avec des tissus divers. C'est très émouvant. À midi, à Villach, nous prenons des camions anglais et à 13 heures nous passons la frontière italienne au col de Tarvis. Adieu l'Autriche ! » *R. Lechappelain.*

2. Libération plus compliquée

La libération est plus mouvementée quand les Allemands emmènent leurs P.G. vers d'autres lieux. L'Oflag XVII A prend la direction de la Tchécoslovaquie. L'évacuation de la Ruhr est centrifuge, M. Thorin part vers le centre de l'Allemagne, I. Vauloup vers Aix-la-Chapelle. Recommencent pour eux comme pour R. Papin, les marches sans nourriture, sans étapes aménagées.

Les prisonniers retrouvent la liberté de plusieurs manières : M. Thorin s'évade de son groupe, celui d'I. Vauloup est rattrapé par les Américains. R. Papin croise enfin les Anglo-Canadiens et R. Nicolas s'aperçoit, le 8 mai, que les gardiens ont disparu. Les Américains vont alors utiliser les P.G. de l'Oflag XVII A pour désarmer les Allemands et il n'est pas facile de persuader les Hitlerjugend de 15-16 ans de se rendre.

C – La libération à l'Est

1. Les marches avec les Allemands

a) Avec les militaires

En janvier 1945, les camps situés en Prusse ou en Pologne sont évacués. Des marches inhumaines sont imposées aux prisonniers pour leur faire rejoindre des camps moins exposés.

- Le 17 janvier, R. Lebossé quitte Preuss Holland en direction de Lubeck qu'il atteint le 26 mars après avoir marché durant 789 km !

- « Le 21 janvier, l'ordre d'évacuation générale est arrivé à Koenigsdorf. Tout le monde est parti dans 25 cm de neige, par moins 20°. Certains ont fait 800 km à pied, moi dont la jambe cassée n'avait pas été soignée, j'ai pris le train avec trois camarades.

J'ai vécu cet exode : femmes, vieillards, enfants dans la neige, c'était affreux. Par Hammerstein, Stettin, nous sommes arrivés le 18 février à Neubrandenburg. » *M. Patoux.*

- « En Silésie, nous suivions, avec un vif intérêt, l'avance, à partir de la Vistule, d'une grande offensive soviétique déclenchée quelques semaines avant Noël 1944. Curieusement les Allemands n'ont pris aucune disposition nous concernant. Le 26 janvier 1945, les Russes étaient aux portes de notre village, à notre grande surprise d'ailleurs car bien qu'écoulant chaque jour la B.B.C. sans brouillage, les communiqués ne les annonçaient pas si avancés.

Les gardiens en hâte – tellement affolés qu'ils m'ont oublié – ont fait le tour des fermes, rassemblé mes camarades et sont partis précipitamment vers le Stalag distant d'une centaine de kilomètres. Ils ont accompli le trajet en trois jours dans des conditions très difficiles. Je les ai rejoint après bien des péripéties au début de février 1945.

Le 11 février, les armées russes étaient aux portes de Sagan. Tout le Stalag VIII C a été évacué ce jour-là et jeté sur les routes sauf les malades et les infirmiers qui en prenaient soin. Que sont-ils devenus ?

Jour après jour, dans une misère incroyable, couchant dehors, dans le froid, dans la neige, dans la boue car il y eut un redoux à cette période, sans nourriture (une seule distribution de pain en 35 jours d'une épuisante marche). Nous en étions réduits à manger des betteraves fourragères ou sucrières (âcres), des pommes de terre, la plupart du temps, sans pouvoir les faire cuire. Ce fut une lamentable cohorte qui se retrouva le 18 mars dans l'ouest de l'Allemagne. Par poignées, les hommes étaient distribués dans les Kommandos issus de Stalags non encore menacés. Beaucoup de mes camarades sont tombés le long du chemin ; certains sont rentrés en France atteints de tuberculose. Tous nous étions atteints de dysenterie sans possibilité de soins. Nous n'avons trouvé d'autre remède que croquer du charbon de bois. Ce n'est pas appétissant mais pour sauver sa peau si près du but...

Nes pouvant aller plus loin car les Alliés, ayant franchi le Rhin, avançaient vers nous, nous avons été placés dans un Kommando du XI B, Kommando qui travaillait dans une mine de charbon à ciel ouvert. » *R. Dauphin.*

Pris en charge d'abord par les Américains puis par les Anglais qui se font copieusement huer quand ils demandent aux P.G. de reprendre le travail à la mine, R. Dauphin et ses cama-

rades sont finalement rapatriés par les Américains non pas en avion comme ils l'espéraient mais dans un wagon à charbon sur lequel il pleut durant les 48 heures du voyage, de Hanovre à la Belgique.

« Lundi 29 janvier : Arnswalde-Rosenfeld (28 km). En pleine tempête de neige et de vent, nous traversons Arnswalde la silencieuse, Arnswalde aux rues désertes, Arnswalde dont les habitants commencent à ressentir la frayeur de l'approche des Russes. Bientôt nous quittons la route, pour suivre des chemins de terre, puis marcher à travers champs. De nombreux traîneaux jonchent déjà la route ; pour beaucoup l'épuisant portage devient inévitable. Des « trésors » sont abandonnés dans la neige. En queue de colonne, « l'homme-chien » excite sa bête dressée à mordre les traînards, ceux qui, péniblement, font effort pour rattraper la colonne. Derrière, des mitrailleuses sont arrimées sur des traîneaux : tout est prévu ! Au passage, des civils allemands distribuent à quelques privilégiés du café-ersatz, de l'orge grillée, qui les réchauffe. Mais les coups de gueule des sentinelles retentissent : « Raus ! » Toute la journée, nous avons marché ; la nuit nous surprend avant l'arrivée.

Mardi 30 janvier : Rosenfeld-Zabow (27 km). À 8 heures du matin, on nous rassemble, pieds dans la neige et ventre creux. Avant de partir, de nouveaux sacrifices sont consommés. Incapables de remorquer nos pauvres réserves, nous allégeons les traîneaux (...)

(...) À l'arrivée à Zabow (environ à 6 km de Pyritz), les Allemands prétendent parquer les 900 que nous sommes en une grange unique. Les derniers arrivés passeront la nuit autour de la grange, couchés dans la neige, à la belle étoile. Quant aux « heureux » de l'intérieur, ils connaissent des heures atroces ; entassés comme des moutons dans un parc, jambes repliées, il leur est impossible de s'étendre. Tout près, pourtant, existent d'autres granges, semblables et vides. Mais le Feldwebel Pöltz ne tient pas à compliquer la garde de nuit ; ses hommes doivent reposer tranquilles. Derrière la colonne, les Allemands se servent, comme des oiseaux de proie. En 1812, lors de la retraite de Russie, Cosaques et Juifs se battaient autour des épaves de la Grande Armée.

Jeudi 1^{er} février (au soir) et vendredi 2 février. – Garden-Nadrensee (28 km). Certains se sont endormis, d'autres songent et rêvent. À 20 heures, alerte ! [L'ordre est donné de repartir] (...)

Toute la nuit, nous marchons dans le verglas, la pluie et la boue. Nous avançons en trébuchant dans la nuit, nous tenant bras-dessus, bras-dessous, par trois. Vers minuit, nous débouchons sur l'autostrade où nos pas sont plus fermes. Nous laissons, au Nord, Stettin. Dix kilomètres plus loin, après avoir franchi un très beau pont sur l'Oder, nous quittons l'autostrade pour de mauvaises routes et des chemins de terre. Les derniers kilomètres se font à travers champs ; nos pieds enfoncent jusqu'aux chevilles, dans une boue gluante et glacée. À 8 heures du matin, ayant couvert dans les vingt-quatre heures, 46 km, avec nos bagages sur le dos, sans manger en route, et par un verglas et un dégel atroces, nous arrivons, épuisés, dans une énorme exploitation, à Nadrensee. Aucun officier allemand, cette nuit, n'a daigné nous accompagner. C'eût été trop pénible pour le chef de la colonne, qui ne porte aucun bagage, dont le ventre ne crie pas famine et qui se déplace en calèche ! À 13 heures, enfin, nous touchons une épaisse soupe chaude (pommes de terre et pois). » *P. Flament.*

La moitié de l'Oflag II B (1 200 prisonniers) marche ainsi jusqu'au 16 mars, date d'arrivée à Salzwedel sur la rive gauche de l'Elbe. Les P.G. embarquent alors pour un voyage de 70 heures sous les alertes aériennes dans des wagons à bestiaux, sans eau et sans ouverture ni descente de la rame. Le 19 mars, ils intègrent, à Soest, l'Oflag VI A. Ils seront libérés par les Américains le 6 avril.

Certains P.G. sont réquisitionnés pour faire des travaux.

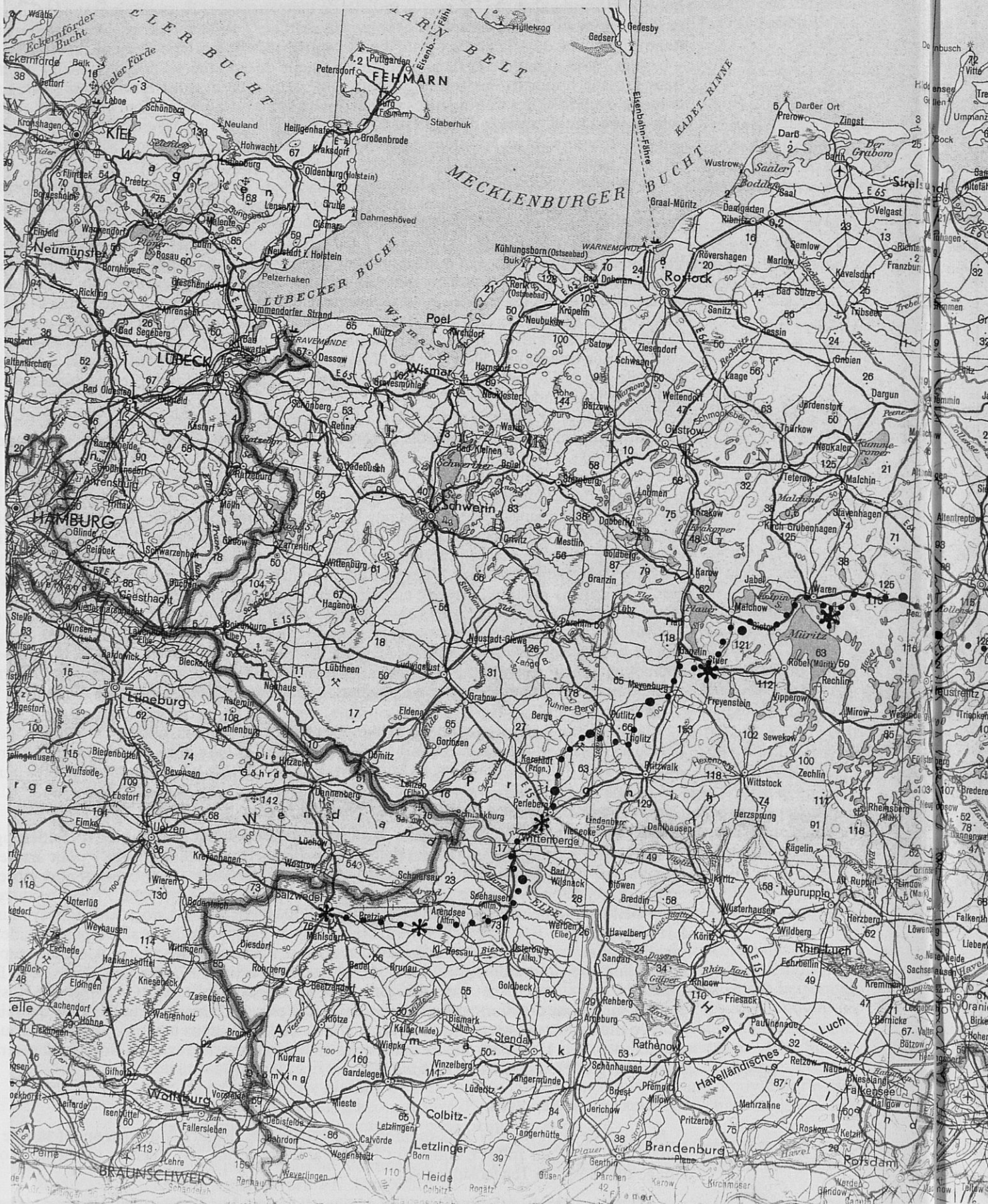
– « Le 6 août 1944, j'ai dû quitter mon patron, le boulanger lithuanien d'Heldekrug et nous sommes partis, P.G. français et belges, creuser des tranchées, « graben » pour arrêter, si possible, les chars russes. Les S.S. nous dirigeaient très durement mais, courant novembre, ils nous ont abandonné à notre sort. C'était l'hiver. En janvier, dans cette Prusse recouverte d'un mètre de neige, nous dérivions par petits groupes. Finalement, nous sommes revenus, le 5 février au I A-I B à Stablack. Il ne restait, dans ce camp, que les malheureux malades et invalides sous la direction d'un infirmier (ou docteur) dénommé « Laval ». Alors, un responsable allemand nous a embarqué pour déménager des usines, à 20 km de là, près de la Baltique. Il y avait, dans cette caserne de Braunsberg, de très nombreux P.G., même des Russes, et nous subissions des bombardements intenses de l'escadrille Normandie-Niemen qui faisait du rase-mottes au-dessus de nous. Le 10 février – ou le 11 – nous n'avons plus vu de troupes allemandes. Du 11 février au 25 mars nous nous sommes terrés dans une carrière entre Braunsberg et Heiligenbeil. » *P. Bondu.*

b) Marche avec les civils

Ailleurs ce sont les P.G. eux-mêmes – les gardes ont disparu – qui prennent la tête du convoi des civils en fuite. Conduisant le cheval de la ferme, A. Buisson emmène « son » village de Silésie en Tchécoslovaquie.

– « Début 1945, la défaite allemande devient évidente. Les Russes vont arriver dans cette région de Stargard. On me fait bâcher le chariot à quatre roues et, le 14 février – par moins

MARCHE DES OFFICIERS DU IID-IIB
DU 29 JANVIER AU 16 MARS 1945

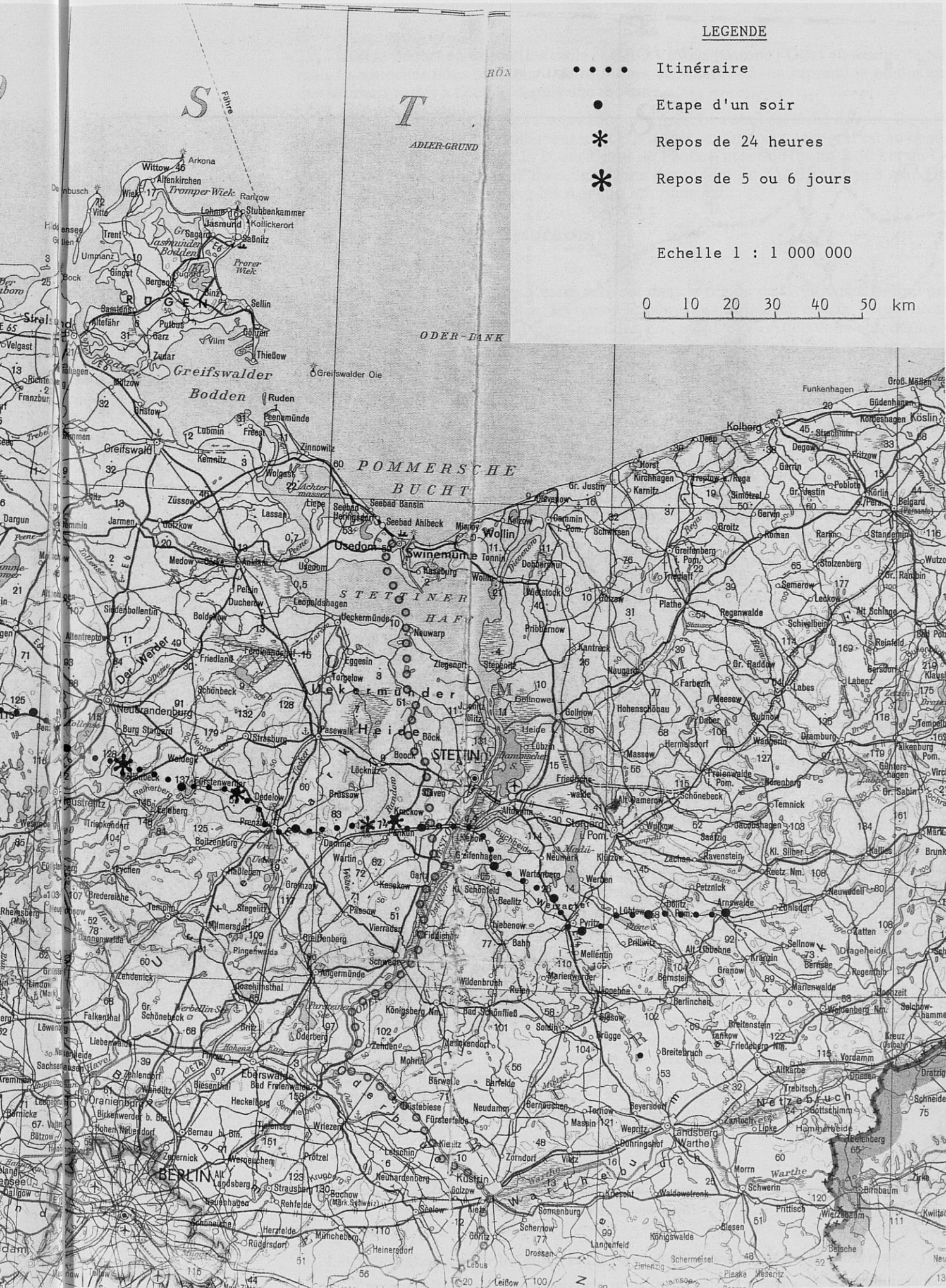
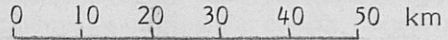


Marche des officiers du II D-II B. Carte R.B. Le Meur.

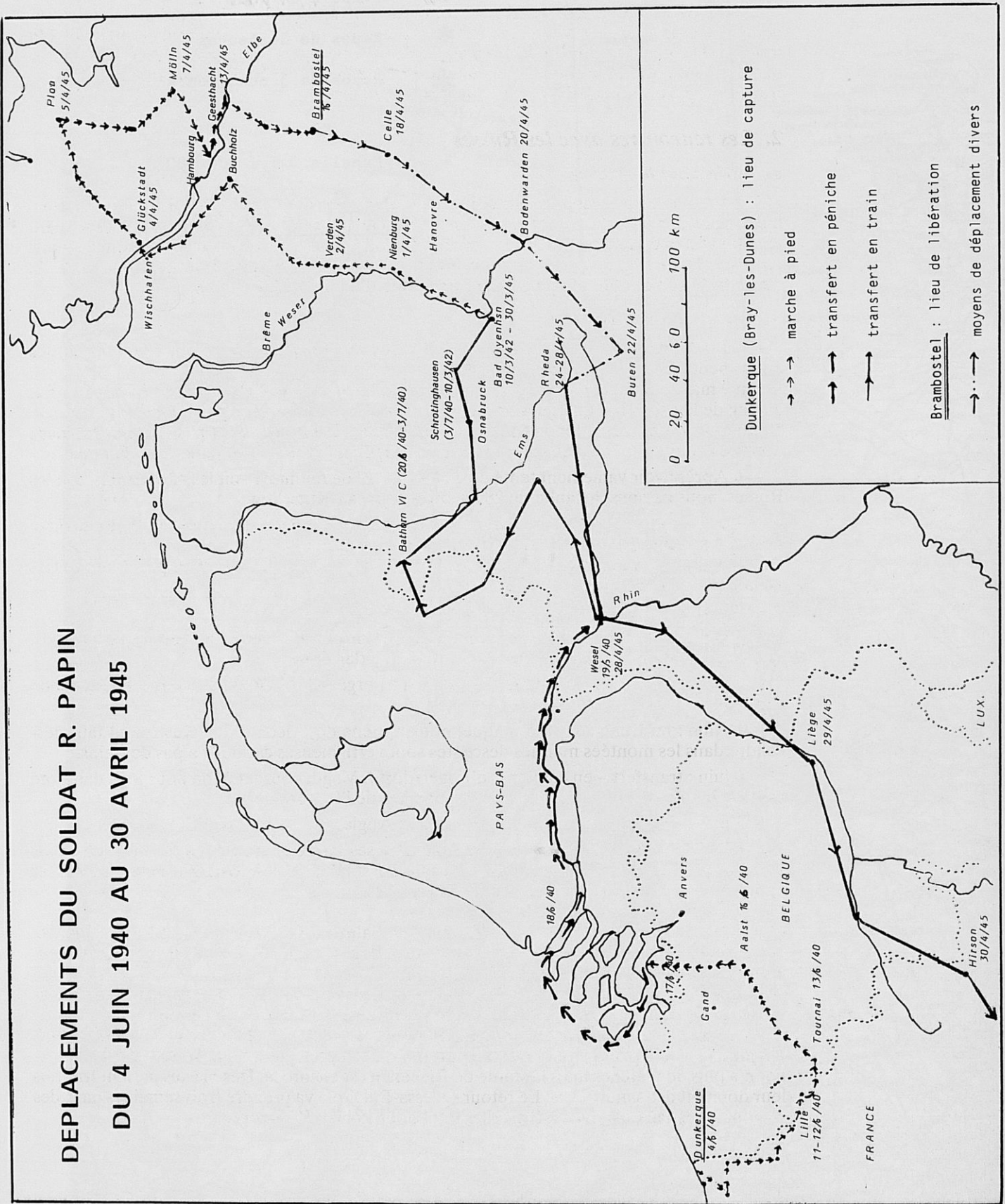
LEGENDE

- Itinéraire
- Etape d'un soir
- * Repos de 24 heures
- * Repos de 5 ou 6 jours

Echelle 1 : 1 000 000



DEPLACEMENTS DU SOLDAT R. PAPIN DU 4 JUIN 1940 AU 30 AVRIL 1945



Déplacements du soldat R. Papin. Coll. R. Papin.

25^o – c'est le départ en exode (les civils et 5 P.G.). Nous passons l'Oder en amont de Stettin mais les autorités nous ordonnent de retourner au village. Là, on reprend le boulot auprès des animaux restés à l'étable depuis une semaine.

Le 2 mars, il faut repartir, les Russes sont tout près. Le bétail est lâché dehors. Il y a 50 cm de neige. Pour nous, le ravitaillement n'est pas assuré, qu'importe, le moral est au beau. Un mois sur la route. On s'arrête le 1^{er} avril, jour de Pâques, près de Husum, à 30 km du Danemark et l'on reprend le travail dans une ferme dépendant du X A. Jusqu'au 8 mai. Enfin ! travail, stop, net. Libération par les Anglais. » *J. Blanchet.*

2. Les rencontres avec les Russes

a) Libérés par les Russes

– « En mai 1945, quand les Russes arrivent dans la région de Greifswald, ils font preuve d'une sauvagerie extrême, violant les femmes, même les mortes. Par contre, ils ne s'occupent absolument pas de nous sauf pour prendre nos montres. « Allez-vous-en comme vous voulez. » Nous sommes allés vers Berlin guidés par une boussole faite avec une lame de rasoir fixée sur une tête d'épingle dans une boîte d'allumettes. » *B. Henry.*

b) Prisonniers des Russes

– « Le 25 mars, les Russes nous ont fait sortir de la carrière, nous ont rassemblé (nous étions peut-être 10 000) et nous ont gardé.

Du 9 mai au 29 juin, j'ai fait du pain pour eux. Ils étaient très stricts sur le règlement. Pas moyen de leur faucher quelques boules comme on aurait pu le faire aux Allemands. Enfin le 30 juin, un train nous attendait pour le départ, mais le retour ne fut pas des plus rapides : nous ne sommes arrivés dans une caserne de Magdebourg que le 14 juillet. » *P. Bondu.*

– « Après avoir vainement tenté du 20 au 28 avril de rejoindre soit les Américains, soit les Russes, nous passons, à l'aube du 28, chez les Russes à Kutschow.

– Le 30, nous arrivons à Francfort-sur-Oder ; la ville devant laquelle l'offensive russe avait été arrêtée, est totalement démolie : on marche sur les munitions, les obus, les fusées et l'embrouillamini des lignes de tramway. Et c'est là, dans une cave, qu'en plus d'uniformes allemands, on découvre un sac de riz de 50 kg.

– 3 mai : 800 Français quittent Francfort-sur-Oder en colonne.

– 4 mai : à Kustrin, on visite la citadelle qui a été le dernier retranchement des Allemands. Il y a là, des cadavres de généraux passés au lance-flammes.

– 8 mai : arrivée à Friedeberg, dans un camp organisé. Était-ce le début d'une seconde captivité ?

– 1^{er} juin : un train, sur voie unique, nous ramène de Friedeberg à Kustrin : il faut descendre dans les montées mais les descentes sont vertigineuses car il n'y a pas de freins.

– 6 juin : transfert – en camion – d'Eggersdorf à Magdebourg. Là, on nous loge dans une caserne immonde où l'urine descend les marches de l'escalier.

– 7 juin, 17 heures : nous sommes remis aux Anglais sur le pont de l'Elbe. » *G. Guilloir.*

– « Le 2 mars, le Kommando quitte Stolp avec ses gardiens. Au bout de 10 km, nous nous arrêtons pour la nuit dans une grange où sont aussi réfugiés des civils. Au matin les Russes arrivent, fusillent nos gardiens, violent les gamines.

« Messieurs les Français, vous êtes libres. »

Mais les P.G. sont emmenés vers l'Est sur des plates-formes. Ils traversent à pied Varsovie en ruines et vont à Riga où, du 20 mars au 8 mai, ils sont entassés dans les pièces, totalement vides d'un ancien hôpital.

Après un crochet en Estonie, ils reviennent à Riga d'où ils sont expédiés vers Odessa (15 jours de train sur des voies totalement délabrées). Ils sont cantonnés dans un parc avec des P.G. américains, hollandais, anglais. Un seul quart d'eau par 24 heures leur est distribué. Un jour, ils s'échappent, vont jusqu'au port qui est complètement bouleversé. Le grand escalier n'a plus de marches mais la statue de Richelieu est encore là. Des marins parlant français leur donnent des sandwiches. Le retour Odessa-Belgique va prendre trois semaines dans des wagons à bestiaux. Arrivée à Bruxelles le 11 août 1945. » *R. Gaumer.*

D – Le retour en France

1. L'accueil

a) Les P.G. passés par la Belgique et les Pays-Bas en ont gardé un bon souvenir

– « 4 mai : en Belgique, la population nous fait fête. Aux arrêts, de jour comme de nuit, les gens nous apportent du café, du pain, des cigarettes et même des lilas en fleurs. À Namur,

vers minuit, des wagons-restaurants sont disséminés sur les voies et nous dégustons un vrai repas. » *R. Dauphin.*

- 17 juillet : les Anglais nous emmènent dans un camp en Hollande. Je découvre des pauvres types avec des tenues rayées. Nous apprenons que ce sont des rescapés de la déportation. Jamais nous n'avons entendu parler de cela...

À Bruxelles, on nous sert un vrai bol de café au lait avec un petit casse-croûte et une grappe de raisin. Cela semblait drôlement bon. » *P. Bondu.*

b) L'arrivée en France a laissé des impressions mitigées

- « Débarqués du bateau à Marseille le 4 juin vers 15 heures, nous allons en camion au camp de Matragne pour remplir les formalités : état civil, visite médicale, radios, renseignements divers. Nous touchons un peigne, un paquet de tabac, une couverture, un colis et un casse-croûte. Nous sommes très bien reçus par la population.

- 6 juin : à Paris, nous descendons du train, accueillis par la musique militaire. » *R. Lechappelain.*

- « Arrivés à la gare de l'Est le 22 juillet vers 20 ou 21 heures, nous avons été emmenés en bus au Vélodrome d'Hiver. La première nuit sur le sol français s'est vraiment passée sur le sol car le Vel d'Hiv était plein à craquer. » *P. Bondu.*

- « Vers 5 heures, le 5 mai, nous sommes descendus à Jeumont. Là, pas d'accueil, nous avons couché sur le ciment, sans même de la paille.

- Le 12 août, à 7 heures, nous arrivons à Valenciennes. Aux roulantes, des civils distribuent du café. Apprenant que nous arrivons d'U.R.S.S., des femmes s'exclament : « Ah, les Russes, ces braves gens. » Des soldats répondent : « Non, ce sont des sauvages. » Une vive altercation s'ensuit et les roulantes sont renversées. » *R. Gaumer.*

- Le 6 mai : télégrammes aux familles annonçant notre retour, interrogatoire et contrôle d'identité, visite médicale. Visite dont je garde un mauvais souvenir : pour reprendre nos affaires sortant de la désinfection, nous aboutissions, nus, dans une cour, à la vue de tous les regards.

Il nous fut remis un colis (pâtes de fruits, paquets de « troupe », biscuits de guerre et, pour prix de nos misères et de cinq ans de notre jeunesse, la France généreuse nous a donné deux mille francs de l'époque, des bons de points-matière, des tickets de rationnement, des points-textile pour achat de linge. Un costume de fibranne devait nous être octroyé mais l'affluence n'ayant pas été prévue, il n'y en avait plus. » *R. Dauphin.*

- « Le 30 avril à Hirson, nous avons été déshabillés, désinfectés, rhabillés avec des vêtements de l'armée qu'il a fallu rendre à Angers. Là, on m'a donné un costume civil bleu, à ce moment-là, bien trop grand pour moi, et deux cartes de rationnement. » *R. Papin.*

2. La réinsertion n'a pas été toujours simple

Beaucoup de P.G. ont des problèmes de santé : L. Guilleux doit se reposer durant deux mois, F. Georget est longtemps surveillé en raison de son poumon marbré, G. Adrien, malade du rein droit, est convalescent durant deux ans.

Certains ont difficilement retrouvé du travail. R. Gaumer a cherché vainement une place de boulanger.

- « J'ai retrouvé mon emploi dans l'atelier que j'avais quitté en 1938. J'aurais préféré aller ailleurs mais ce n'était pas possible. J'ai eu du mal à me réadapter à la vie civile, trop calme après ce qu'on avait vécu en communauté. » *R. Lechappelain.*

- « L'État n'a pas été tendre avec moi. Deux ans et demi après m'être installé artisan-couvreur, j'ai eu un contrôle fiscal ; je ne l'ai pas encore avalé. » *M. Patoux.*

Mais l'amertume la plus profonde a été causée par l'attitude des Français à l'égard des ex P.G.

« Descente à Flers, je suis le seul ex P.G. du jour. Arrêt à la « Maison du Prisonnier ». Un monsieur aimable m'emmène en voiture hippomobile au Châtelier où je retrouve avec beaucoup d'émotion ma mère et ma grand-mère après 5 ans d'absence, le 27 mai 1945.

Je suis fatigué avec des intestins délabrés (de nouveau, je frise la dysenterie). Il me faudra plusieurs jours pour réaliser cette situation de liberté retrouvée.

Le lendemain 28 mai, je rejoins mon domicile officiel à l'école de Saint-Fraimbault. On m'apprend qu'il a été pillé en partie après avoir subi des dégâts à cause des bombardements en 1944. Portes et fenêtres soufflées, des individus bien intentionnés (des voisins paraît-il) en ont profité pour s'introduire et « prélever » sur mon modeste mobilier et mes objets personnels. Malgré une déclaration de perte, je ne serai pas indemnisé. J'en garderai un souvenir plutôt amer. » *H. Fouyer.*

- « Les P.G. ont été très mal vus en France. On a dit : « Ils ne se sont pas cassé le bonnet, ils se sont laissés « poivrer » comme des gamins. » Forcément, quand on n'a rien, il n'y a pas de résistance possible. » *R. Papin.*

– « À l'exception de nos familles, nos amis, nos voisins, des comités d'accueil qui s'étaient constitués dans les grandes gares, des associations qui avaient œuvré tout au long de la guerre pour nous constituer un pécule, la France nous a accueillis dans l'indifférence quasi générale, cinq ans, c'est long, nous étions oubliés. » *R. Dauphin.*

Conclusion

Ainsi, comme nos 41 témoins, plus de 10 000 Ornais ont passé cinq ans de leur jeunesse loin de leurs attaches. Certains sont revenus malades, d'autres ne sont pas revenus. Aux souffrances physiques et psychologiques de la captivité se sont ajoutées, en 1945, celles causées par l'indifférence de leurs compatriotes libérés depuis près d'un an et surtout préoccupés de leur quotidien dans une France encore en ruines.

Alors ces hommes, porteurs symboliques de la défaite de 1940 et absents du combat contre l'Allemagne nazie ont enfoui cette page de leur histoire dans l'oubli, se contentant d'évoquer – et souvent avec la peur d'ennuyer – quelques anecdotes pour leur famille.

Dans quelques cas (patron sympathique résidant en Allemagne de l'Ouest), des relations se sont établies – échange de courrier, visites réciproques – entre l'ancien « gefang » et son employeur.

Mais la captivité a surtout engendré, entre ces hommes contraints pendant longtemps à vivre côte à côte, une solidarité à toute épreuve, rythmée par les réunions d'associations, les parutions de journaux et par l'entraide mutuelle.

Enfin, depuis quelques années, les anciens P.G. ont réalisé qu'ils avaient à accomplir un devoir de mémoire, pas seulement pour raconter leur propre aventure mais pour faire passer un message à la jeunesse : une situation peut se détériorer très vite, un camp avec ses barbelés, ses miradors, ses gardiens et ses chiens se construit rapidement, c'est pourquoi les anciens prisonniers disent aux jeunes : « Soyez vigilants ! ».

Bibliographie

1. Bourdin (G.) : « L'Orne et Vichy », Pays Bas-Normand, 191 p., 1993.
2. Cochet (F.) : Les exclus de la victoire. Histoire des P.G., déportés et S.T.O., 1945-1985, S.P.M. Kronos, 1992.
3. Colombey (L.) : 69 mois de notre jeunesse, 262 p., Édition électronique, Troisfontaines, 1969.
4. Christophe (R.) : Comment fut réalisé « Sous le manteau », 21 p., s.l.n.d.
5. Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale, tomes 1 et 2, Larousse, 1980.
6. Durand (Y.) : La captivité, 542 p., F.N.C.P.G.C.A.T.M., 1980.
7. Durand (Y.) : La vie quotidienne des P.G. dans les Stalags, les Oflag et les Kommandos, 1939-1945, 304 p., Hachette, 1987.
8. Abbé Flament (P.) : La vie à l'Oflag II D - II B, 1940-1945, 838 p., Alençon, 1957.
9. d'Hoop (J.-M.) : « Prisonniers français et la communauté rurale allemande (1940-1945) », in Guerres Mondiales et Conflits Contemporains, n° 147, juillet 1947.
10. d'Hoop (J.-M.) : « Prisonniers de guerre français témoins de la défaite allemande (1945), in Guerres mondiales et Conflits Contemporains, n° 150, avril 1988.
11. Lewin (Ch.) : « Retour des prisonniers français », in Guerres Mondiales et Conflits Contemporains, n° 147, juillet 1987.
12. Lheureux (J.-Ch.) : Graudenz, la forteresse de la mort lente, 207 p., Éd. Camarigus, Nîmes, 1985.
13. Moret-Bailly (J.) : « Le camp de base du stalag VII B ».
14. Moret-Bailly (J.) : « Les Kommandos du stalag XVII B » in Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale, n° 37, pp. 31-53, 1960.
15. Paillat (C.) : La guerre-éclair, le désastre de 1940, 697 p., Laffont, 1985.
16. Platevoët (M.) : « Mes 20 ans in Lecklembourg » in Le lien, octobre, novembre, décembre 1991.
17. « Le temps des Militaires à Alençon de 1874 à 1991 », catalogue d'exposition, Archives de l'Orne, 1991.



C O N S E I L
G É N É R A L
D E L ' O R N E